Mme BADÈRE

L'ENLÈVEMENT DE CÉLINE

SUIVI DE

UN MONDE DANS UN PRESSE PAPIER

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
Librairie de la Société des Gens de Lettres
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1878

Y 1558

Don à la bibliothèque
Sainte-Geneviève
Clémence Badères

juin 1891

L'ENLÈVEMENT DE CÉLINE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Marie Favrai, Histoire d'une jeune fille pauvre. 1 vol. in-18.

La Vengeance d'une Jeune Fille. 1 vol. in-18.

Le Médecin Empoisonneur. 1 vol. in-18.

Les Mystères de la Création dévoilés. 1 vol. in-18.

Une Mariée de seize ans.
suivie de :
Un Roman a deux ;
L'Ensorcelé ;
Les Aventures d'une Plume et d'un Parapluie racontée par eux-mêmes ;
Histoire d'un Chapeau de femme et d'un Livre manuscrit ;
L'Amoureux de 50 ans, etc.
Toutes ces nouvelles forment un vol. in-18 jésus.

L'Anneau du Diable, comédie en 2 actes.

POÉSIES

L'Epouse amante, épisode de la guerre de 1871,
suivie de :
La Vie d'un oiseau racontée par lui-même,
Et autres poésies.

PARIS. — TYP. WALDER, RUE DE L'ABBAYE, 22.

Mme BADÈRE

L'ENLÈVEMENT DE CÉLINE

SUIVI DE

UN MONDE DANS UN PRESSE PAPIER

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
E. DENTU, EDITEUR
Librairie de la Société des Gens de Lettres
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1878

DU MÊME AUTEUR

MARIE FAVRAI

HISTOIRE D'UNE JEUNE FILLE PAUVRE

Marie Favrai, jeune fille peintre, d'humble condition, mais possédant un grand talent, subit le joug d une marâtre et est entravée dans sa carrière par deux hommes qui lui ont dérobé ses œuvres, l'un artiste médiocre, mais riche, pour s'en faire une réputation, l'autre, un débauché criblé de dettes, pour se débarrasser de ses créanciers. Tous deux ont intérêt à ce qu'elle reste ignorée, par la raison que si elle venait à se faire connaître leur crime le serait également.

Craignant qu'on ne le découvre, ils voudraient la mort de la jeune fille, mais n'étant point des assassins vulgaires, ils atteignent leur but en lui ôtant la considération par d'ignobles calomnies, lui tendent des piéges infâmes, lui portent enfin les coups les plus cruels, de ces coups imprévus qui accablent, qui terrifient.

L'idée est neuve : il n'y a point de sang versé ; c'est, pour ainsi dire, l'assassinat moral exposé dans toute son horreur.

Trop pauvre pour intenter un procès, Marie se trouve prise dans les griffes de ses deux ennemis, comme une mouche dans les tissus de l'araignée, et elle meurt martyre sous les persécutions. Un jeune juge d'instruction qu'elle a aimé se trouve un peu compromis dans cette affaire.

Tels sont les principaux événements de ce drame poignant, plein de larmes, qui émeut fortement, sans cependant laisser de fâcheuses impressions. Il n'indique que le bien. Mais une courte analyse ne peut en donner qu'une faible idée ; il faut le lire.

C'est un livre rare par ses pensées élevées et ses principes d'honneur et de moralité. Il ne fatigue point par de longs commentaires ; tout y est action et mouvement ; il y a des scènes déchirantes, de belles pages, bien exprimées, parfaitement senties, des idées grandes, énergiques, profondes, des pages qui remuent l'âme, comme il en est aussi de gracieuses et douces qui charment et reposent l'esprit ; il met en outre à découvert de sombres et bien tristes vérités sociales.

Note de l'éditeur.

L'ENLÈVEMENT DE CÉLINE

Du côté de Tours il est un bourg de peu d'étendue, mais dont les alentours sont charmants. Les maisons y sont mal alignées et de construction fort médiocre; mais il n'est pas un seul habitant, même le plus pauvre, qui ne possède derrière son modeste logis un petit jardin qui lui donne un certain attrait.

C'était un soir de décembre 1825. Dans une de ces habitations dont le rez-de-chaussée formait sur la rue une boutique de mercerie, bien mesquine si elle eût été à Paris, mais qui était une des plus brillantes du pays, dans cette maison

dis-je, causaient au coin d'un bon feu, dans la chambre qui tenait à la boutique, un homme et une femme.

C'était madame Micheleau, la propriétaire de la maison, et M. Bazu, son voisin et ami, le menuisier de l'endroit.

— Votre petite Céline n'est point malade, allez, madame Micheleau, lui disait celui-ci, tranquillisez-vous sur elle.

— Mais alors qu'est-ce qui la tourmente, elle si rieuse d'habitude, si causeuse? Elle ne dit rien et elle semble triste.

— Eh! eh! dites donc, n'a-t-elle pas bientôt dix-sept ans?

— Elle les aura le jour de l'an, mon cher monsieur; le bon Dieu me l'envoyait ce jour-là pour mes étrennes.

— Et c'en était de bien douces, madame Micheleau, car elle est tout plein gentille cette chère enfant, et mignonne et travailleuse; elle a enfin tout ce qu'il faut pour faire une excellente ménagère; et si je puis vous donner un

conseil, c'est de la marier, et tous les petits ennuis qu'elle éprouve disparaîtront.

— Vous croyez, monsieur Bazu?

— Ce n'est pas autre chose qu'il lui faut, ma chère dame, et si vous me voyez si tard près de vous, ce n'est que pour vous parler de cela : Il me serait si doux que mon fils Thomas, si rangé, si intelligent et dont on dit tant de bien depuis huit ans qu'il est à Marseille, devînt votre gendre! C'est un bon sujet et il ferait le bonheur de votre fille.

— J'en suis persuadée, mon voisin, et ce n'est pas cela qui m'inquiète; mais elle est encore bien jeune, et puis, depuis ces huit ans-là ils ne se sont point vus; ce n'est pas que je refuse, mais avant toute chose il faudrait qu'ils eussent une entrevue.

— C'est bien à quoi je pense aussi, ma chère dame; il doit précisément venir au mois de mai prochain, et il ne tient qu'à moi de lui écrire d'avancer le terme de son voyage.

— C'est inutile, nous attendrons ce temps.

Est-il toujours dans le même magasin de nouveautés?

— Oui, mais je crois qu'il parle d'aller à Paris, cependant ce n'est pas encore certain. Pour en revenir à ce que nous disions tout à l'heure, ces deux jeunes gens ne sont pas non plus étrangers l'un à l'autre, ils ont si souvent joué ensemble dans leur enfance; d'un autre côté, Thomas est aujourd'hui un beau garçon d'une belle tenue, et Céline serait bien difficile s'il ne lui plaisait pas.

— Assurément, et si elle consent je ne m'y opposerai pas, mon cher et digne ami, loin de là; je me souviens toujours de vos bons procédés à mon égard à une époque bien triste, celle où je perdis mon pauvre mari, lorsque, quittant pour moi votre ouvrage qui pressait, vous alliez à Tours, où je ne pouvais aller moi-même, et défendiez mes intérêts dans cette maison qui fit faillite et dans laquelle j'avais engagé tous mes fonds.

— Ne pensons plus à cela, madame Miche-

leau, entre bons voisins on se rend de ces services.

— Et dès demain j'en parlerai à Céline, reprit-elle, je verrai si elle n'a pas d'antipathie pour ce mariage; mais pour le conclure nous attendrons le mois de mai; et si à cette époque ils se conviennent, ce sera une affaire terminée.

Et ces deux personnes se séparèrent en se donnant une franche et cordiale poignée de mains.

Céline, objet de cet entretien, était heureuse près de sa mère qui l'adorait; bien qu'elle fût ouvrière, elle n'était point obligée pour vivre de s'astreindre à des veilles fatigantes, car madame Micheleau possédait quelque aisance.

Cependant Thomas et Céline ne pouvaient avoir d'inclination l'un pour l'autre; ils se connaissaient à peine, puisque, comme nous venons de l'apprendre, ils ne s'étaient point vus depuis leur enfance, par la raison que les communications étant dans ce temps-là beaucoup plus difficiles qu'elles ne le sont aujourd'hui, on s'abstenait de voyager.

Le lendemain madame Micheleau en parla à sa fille, car cette alliance eût comblé les vœux du menuisier, et la veuve, bien qu'elle fût plus riche que lui, ne voulait pas le refuser pour le motif que nous connaissons; depuis trois ans que datait son veuvage elle était l'obligée du brave homme.

Mais Céline refusa. Ce qui lui faisait éprouver de la répugnance pour ce mariage, c'est que ce nom si plébéien lui déplaisait horriblement, elle ne voulut pas être madame Thomas Bazu, et supplia qu'on ne lui en parlât plus.

Sa mère ne voulant point la contrarier en cette circonstance, s'excusa de son mieux auprès de son voisin, et sans regarder cette affaire comme définitivement manquée, on résolut d'attendre tout des événements.

On n'en parla plus à Céline qui, malgré cela, restait soucieuse, et l'on ne savait à quoi l'attribuer.

Quant au père Bazu, il supposa qu'une autre inclination était la cause de cette tristesse et il

dut renoncer à ses projets ; mais il se trompait, ce qui rendait Céline rêveuse, c'est qu'elle avait eu d'une de ses amies quelques vieux romans de chevalerie qu'elle avait lus en cachette de sa mère.

Alors depuis ce jour sa tête travaillait, son imagination inventait, elle ne rêvait plus qu'aventures galantes, qu'amours chevaleresques accompagnées d'enlèvement.

Ayant reçu un peu plus d'éducation que les personnes de sa classe, elle ne devait pas, selon elle, rester ouvrière, elle méritait un rang plus élevé. Combien de jeunes filles du reste ont voyagé comme Céline dans le pays des chimères avant de rentrer dans la vie réelle ?

Elle se souvint que l'année précédente elle était allée à Paris passer quelques jours chez madame Dublin sa tante, laquelle tante avait une amie intime qui tenait un atelier de couturière, elle ne donna donc ni trêve ni repos à sa mère qu'elle n'eût obtenu d'elle d'aller se fixer dans cette ville et d'entrer dans cet atelier sous

prétexte de se perfectionner dans son état.

Madame Micheleau qui la voyait soucieuse, pensa qu'elle avait besoin de distraction, et elle ne vit pas d'inconvénient à lui accorder ce qu'elle demandait.

Elle la recommanda donc à madame Dublin, la pria de la loger chez elle, en un mot de lui servir de mère, et Céline partit avec une dame de leur connaissance qui, pour des affaires qui la concernaient, se trouvait obligée de faire ce voyage.

Arrivée à Paris, les deux voyageuses se séparèrent et Céline se fit conduire au lieu de sa résidence.

Quelques jours après elle était installée dans un atelier du Faubourg Saint-Germain, situé à l'entresol, ayant vue sur la rue, et ses yeux parfois plongeaient dans cette rue pour voir s'il n'y avait pas quelques soupirants arrêtés sous la fenêtre près de laquelle elle travaillait.

Mais Céline était depuis quinze jours à Paris, et elle n'avait encore vu aucun chevalier galant,

aucun regard non plus ne s'était attaché sur elle avec passion.

Quand elle sortait le soir de son atelier, aucun beau jeune homme pâle et rêveur n'avait tenté de la suivre.

Cependant bien que sa toilette fût simple, Céline était gentille. Petit pied, main blanche, bouche mignonne, doux regard, front candide, elle avait en un mot tout ce qu'il faut pour inspirer une passion, si de nos jours la passion en amour existait.

Toutefois, comme une jolie fille ne peut manquer tôt ou tard d'être remarquée, Céline devait trouver son Céladon.

Un soir qu'elle regagnait le logis de sa parente, elle fut suivie par un monsieur de trente à trente-cinq ans qui enfin l'aborda; elle tressaillit comme un oiseau, son cœur palpita, c'était probablement là le héros qui devait unir sa destinée à la sienne, après avoir toutefois passé par toutes les phases de l'amour.

Mais au moment où il l'abordait, on était

devant la porte de madame Dublin, il ne put convenablement mettre beaucoup d'insistance dans cette première entrevue, et il se retira.

Ce monsieur avait une physionomie agréable, à sa mise, à sa tournure, il lui parut d'une élégance parfaite, tout en lui selon elle dénotait le gentilhomme. Céline ne dormit pas de la nuit, elle avait son roman, elle était aimée, elle ne s'ennuyait plus.

Le lendemain elle le revit, et comme la veille il voulut lui parler, mais elle, comme toute jeune fille qui a des mœurs, se défendit de l'écouter, faiblement pourtant, car elle était très-désireuse d'entendre une déclaration d'amour, la première qu'elle eût entendue.

Mais, hélas! au lieu d'une déclaration comme on en voit dans les romans, ce monsieur lui fit assez cavalièrement une proposition très-risquée, comme tout parisien de cet âge à l'égard d'une grisette de mœurs légères.

Céline, à ce langage, faillit s'évanouir, elle se sentit horriblement froissée. Grands dieux!

était-ce là ce qu'elle avait rêvé ? Ainsi ce monsieur qui devait faire du sentiment à perpétuité, arrivait de suite à un dénoûment si maladroit !

Alors elle regarda son séducteur, et elle lui trouva ce soir-là le teint enluminé, les yeux alanguis, la parole lente et embarrassée, le ton vulgaire. Bref ! elle fut désillusionnée, elle hâta le pas pour témoigner qu'elle ne voulait pas en entendre davantage, et, dans l'amertume de ses pensées, elle se dit que ce monsieur, qu'elle croyait très-comme il faut, n'était probablement qu'un homme grossier.

Mais à son âge on est riche en illusions, elle s'endormit en rêvant à des amours plus poétiques, et le lendemain elle se réveilla avec de nouvelles espérances.

Céline était un peu vaine et très-ambitieuse dans ses projets de conquêtes. Elle avait refusé d'épouser Thomas Bazu, qui devait avoir les mains rouges et le visage commun comme son père, parce qu'elle ne désespérait point de captiver soit un comte, soit un marquis, lequel

comte ou marquis, ne pouvant l'épouser à cause de sa naissance, l'aimerait avec passion et éternellement, car dans les romans les difficultés excitent toujours l'amour.

Néanmoins, en venant à Paris, son intention était de plaire, mais de résister à toutes les séductions, car elle avait été élevée dans des principes sévères. Etre le rêve d'un homme de qualité, le but de ses pensées, n'était-ce pas tout ce qu'il fallait pour remplir le cœur?

Au surplus, elle n'était qu'une enfant, et savait-elle ce qu'elle voulait? Elle voulait des émotions pour combler le vide de son existence, elle avait soif d'événements.

Céline, un jour vit passer sous les fenêtres de l'atelier un jeune homme de dix-huit à vingt ans; lequel fut abordé par quelqu'un qui lui dit ces mots :

— N'est-ce pas demain que vous venez chez nous, M. le marquis ?

— Si fait, répondit celui-ci, vous pouvez compter sur moi.

Et ils se séparèrent. Elle suivit des yeux le jeune homme, et alors elle remarqua qu'il avait de la tournure, une jolie taille, qu'il était mince et avait le petit pied, sa toilette aussi lui semblait irréprochable.

Depuis plusieurs jours il passait, et elle avait bien vu qu'il soupirait pour elle ; mais, devenue défiante par la déception qu'elle venait d'éprouver, elle avait feint de ne pas s'en apercevoir.

Mais aujourd'hui elle ne pouvait plus se tromper sur le rang de ce nouvel adorateur, puisqu'on venait de le qualifier du titre de marquis.

Il la suivit le soir et essaya de lui parler, mais Céline doubla le pas, par la raison que, d'après ses idées romanesques, on ne devait accorder pareille faveur à un jeune homme qu'après l'avoir laissé soupirer pendant bien longtemps.

Cela, du reste, ne paraîtra pas trop invraisemblable pour celui qui connaît la provinciale.

Elle est généralement sentimentale, poétique et prude quelquefois. En province, on s'aime longtemps du regard avant que de se le dire.

Quand un homme suit une femme, il y apporte, pour ne pas encourir sa disgrâce, des précautions inouïes. Il soupire longtemps, et bien souvent il ne réussit pas à obtenir d'elle autre chose qu'un regard, par le motif que, dans une petite ville, on est presque toujours remarqué, et la femme un peu comme il faut ne se laisse pas facilement aborder dans la crainte de se compromettre.

Nous disions donc que Céline doublait le pas, de sorte que l'amoureux qui était timide ne pouvait venir à bout de lui parler.

Mais à vingt ans on ne se rebute pas au premier échec, Céline, pendant quinze jours, fut suivie de son amoureux marquis.

Seulement, comme elle avait encore d'autres idées que les vieux romans qu'elle avait lus lui avaient suggérées, pour être en tout pareille à leurs héroïnes, elle se disait qu'il aurait dû lui avoir déjà glissé dans la main, ou fait remettre par quelqu'un une déclaration d'amour bien exprimée, puisqu'à vrai dire elle était cruelle et

ne laissait pas à l'*infortuné* la liberté de lui parler. A part cela, c'était bien là l'amour qu'elle comprenait, c'était l'amant qu'elle avait toujours rêvé.

Mais un jour, jour fatal, ou plutôt jour heureux, puisqu'il lui fit ouvrir les yeux, Céline fut priée de porter une robe chez une cliente. Arrivée au haut de l'escalier, elle se trompa de porte, entra dans un autre logement, et vit son beau marquis assis, les jambes croisées, non pas sur de moelleux coussins, comme dans les contes orientaux, mais bien sur l'établi d'un tailleur et piquant un gilet. Elle resta stupéfaite.

— M. le marquis, fit-elle, sans trop savoir ce qu'elle disait.

— C'est moi, mademoiselle, répondit le jeune homme, agréablement surpris en la voyant entrer.

— Comment... vous vous nommez ?

— Lemarquis, oui, mademoiselle, pour vous servir.

Céline comprit sa bévue, elle balbutia quel-

ques excuses en disant qu'elle se trompait de porte, et se retira. Ainsi ce jeune homme n'était autre qu'un ouvrier tailleur du nom de *Lemarquis*. Quelle singulière méprise !

Adieu encore une fois à son édifice de beaux sentiments avec les grands seigneurs. La jeune fille cette fois se trouva corrigée de viser si haut, et un peu refroidie à l'endroit des aventures galantes.

De confondre ainsi la position des personnes au seul aspect de leur tenue ou de leur physionomie paraîtra peut-être invraisemblable.

Cependant, on me permettra de dire que la nature a ses bizarreries, et qu'en observant les types, il en existe qui sont en désaccord avec les personnages qu'ils représentent.

Ainsi, tel monsieur sorti du grand monde sera porteur d'une physionomie vulgaire, tandis que tel autre, pris dans la petite bourgeoisie et même dans la classe ouvrière, aura parfois dans le maintien et sur le visage une certaine no-

blesse qui le fera prendre au premier abord pour une personne de distinction.

Mais ces deux personnes, voyez-les dans le même salon, il est certain qu'on ne pourra plus se tromper, parce que l'homme du monde se fera reconnaître par un langage et des manières que l'autre sans doute n'aura pas.

Mais ici, il s'agit d'une toute jeune fille qui ne sait rien des mœurs et des habitudes de Paris. Et dans ce tohu-bohu de monde dont la mise à quelque chose près se ressemble, en considérant aussi que les Parisiens, hommes comme femmes, ont un certain cachet que n'ont pas toujours les provinciaux, on ne sera plus surpris des bévues de Céline, d'autant plus qu'elle ne permettait pas à ses soupirants d'engager une conversation avec elle, elle ne pouvait donc comparer leur langage.

Il venait quelquefois à l'atelier de madame Frémont une dame d'une soixantaine d'années, une cliente très-causeuse et d'un esprit assez original. Céline l'avait d'abord prise pour une

douairière, mais elle sut ensuite que c'était tout simplement la femme d'un commissaire- priseur.

Cette dame qui, dans sa jeunesse, avait été elle-même très-sentimentale, et se flattait d'avoir eu son petit roman, avait alors quelque prétention d'en faire. Par son caractère, elle était en quête de tous les événements, brodait sur toute chose, et faisait des mystères sur des riens.

Elle avait remarqué notre jeune ouvrière, et soit qu'elle ne pût sortir de son habitude, elle la traitait un peu en héroïne de roman ; elle la trouvait mignonne et gracieuse, enfin si gentille, qu'elle ne l'appelait que la belle Céline.

Peu expansive avec ses compagnes, un peu prude, la jeune fille ne parlait jamais de ses aventures.

L'atelier se trouvait en face de l'hôtel d'un haut personnage. Un jour une voiture élégante s'arrêta devant cet hôtel, et il en descendit un vieillard et un jeune homme ; ce dernier, d'une

belle physionomie, d'une tournure agréable, aperçut Céline et sembla subitement épris d'elle en la voyant.

Cette voiture en face de la fenêtre donna lieu à quelques propos parmi les jeunes ouvrières.

— Voici le comte de T... qui rentre, dit l'une d'elles nommée Francine, il ramène avec lui un jeune homme; un de ses amis probablement, qui revient de la campagne avec lui, car on retire de la voiture des boîtes et des cartons.

— Un ami du comte! exclama Coralie, ce monsieur m'a plutôt l'air d'un commis de magasin qui vient avec les achats que le comte a faits, et dont il n'aura pu solder la facture, n'ayant pas sur lui les fonds nécessaires.

Quoi qu'il en soit, le comte entra ainsi que le bel inconnu et la porte se referma sur eux.

Céline, qui n'était plus aussi avide de plaire aux gens titrés depuis ses mésaventures, aima mieux croire Coralie que Francine dans leurs conjectures sur le jeune homme.

Cependant celui-ci l'occupait, et tout en tra-

vaillant, elle tâchait encore de voir dans la rue; bientôt elle le vit sortir et il attacha de nouveau sur elle un regard bien tendre.

Céline éprouvait pour lui ce qu'elle n'avait encore éprouvé pour aucun autre. Elle l'attendit les jours suivants, mais elle ne le vit plus, à son grand regret. Trois semaines se passèrent ainsi, elle désespérait de le revoir.

Cependant, un jour madame S... la cliente si romanesque, se trouvait à l'atelier, et, comme toujours, elle ne tarissait point d'éloges sur elle.

— C'est un ange pour la douceur que cette petite Céline, disait-elle, et puis elle travaille bien; tenez, madame Frémont, j'ai des vues sur elle, et je vous l'enlèverai quelque beau jour. Ma cousine, qui demeure dans un vieux château du côté de Saint-Ouen, me prie de lui envoyer une bonne couturière, et il y aura probablement de l'ouvrage pour plusieurs jours, vous voudrez bien y aller, n'est-pas, belle Céline; au jour fixé je saurai vous dire comment il faudra vous y rendre.

Nous savons qu'à cette époque les chemins de fer et les omnibus n'existaient pas.

Mais Céline dans ce moment n'était guère à ce qu'on lui disait, car le beau jeune homme de ses rêves venait de sonner à la porte de l'hôtel, et un long regard qu'il lui jeta témoignait bien tout son amour.

La jeune fille rougit et baissa les yeux.

Bien que dans son trouble elle n'eût pas fait grande attention aux propos de madame S..., elle avait néanmoins compris qu'il s'agissait d'aller travailler chez une de ses parentes, et elle avait répondu distraitement qu'elle le voulait bien ; puis la vieille dame était partie.

Depuis ce jour elle vit le jeune homme, il l'attendait à la sortie et la suivait à distance. Céline demeurait avec sa tante dans la rue du Four-Saint-Germain ; chaque dimanche elle allait à la messe à Saint-Sulpice.

Nous étions en carême, et tous les soirs elle allait également entendre le sermon, et presque toujours il était là quand elle sortait de l'église ;

elle trouvait cet incident romanesque, il rappelait assez les mœurs espagnoles.

Certain soir il l'aborda et essaya d'entrer en conversation avec elle ; Céline, craignant de se compromettre, s'en défendit. Elevée dans de bons principes, elle sentait intérieurement qu'elle ferait mal de causer le soir avec lui.

Cependant le lendemain le jeune homme fut un peu plus heureux, quelques mots furent échangés ; le jour d'après il lui glissa quelques compliments que la jeune fille accueillit en rougissant beaucoup ; il essaya ensuite de lui prendre la main, mais elle la retira et s'éloigna d'un air mécontent ; elle était enfin très-réservée, et il n'avançait pas beaucoup dans cette intimité.

Elle lui parut timide et scrupuleuse ; malgré cela il ne se rebuta pas trop vite, parce que l'émotion de la jeune fille, son air radieux quand il s'approchait d'elle lui faisaient présumer qu'il ne lui était pas indifférent.

Cependant, après quelques jours de cette in-

sistance, il comprit probablement qu'il n'obtiendrait rien, Céline ne le revit plus.

Son étonnement fut grand, son imagination enfanta mille chimères. Quoi! ne l'aimait-il plus ; ou bien des parents barbares avaient-ils découvert son inclination et l'empêchaient-ils de s'y abandonner ?... Comment, ce jeune homme qui semblait l'adorer, qui la suivait depuis plusieurs jours, l'avait déjà oubliée ? était-ce possible ?

Car elle croyait à l'amour profond, durable ; elle ignorait que très-souvent on traite ce sentiment avec légèreté. Pauvre Céline, elle eût frémi d'horreur si elle eût su qu'il est des hommes qui se moquent de la femme qui leur a confié son honneur, comme d'un ami trop bon enfant auquel on a chipé un bon dîner.

Céline était désespérée ; quelle qu'eût été la position de ce jeune homme, elle n'aurait certainement pas dédaigné de l'épouser, et elle éprouvait déjà quelques regrets de ne l'avoir pas écouté.

Cependant certain soir qu'elle se rendait tristement au logis, elle aperçut non loin d'elle un monsieur. A sa taille, à sa tournure elle crut le reconnaître, elle hâta le pas, alors il se retourna.

Ah! quelle singulière méprise ; ce n'était pas lui, ce monsieur avait un nez de carton, un menton d'argent ; c'était un masque enfin, et ce masque recouvrait probablement quelques plaies, et Céline qui compatissait aux peines d'autrui déplora tant de malheurs, et tout en rêvant aux infortunes de la vie elle se trompa de chemin, prit une rue en démolition et se mit dans la boue jusqu'à la cheville. Elle rentra avec ses brodequins perdus et la robe qu'elle mettait pour la première fois, un peu endommagée.

Certain dimanche Céline se trouvait seule chez sa tante ; madame Dublin venait de partir pour la campagne, pour se rendre à une réunion de créanciers dans une faillite dans laquelle elle perdait une assez forte somme, et elle ne devait revenir que le lendemain. Le facteur vint et

remit à la jeune fille une lettre à son adresse ainsi conçue :

« Vous n'étiez pas hier à votre atelier, belle « Céline, et je n'ai pu vous voir. — Je vous en- « lève, comme c'est convenu. Vous allez tous les « soirs à Saint-Sulpice; pour des raisons qu'il se- « rait trop long d'expliquer ici, trouvez-vous ce « soir, à la sortie du sermon, au bas des marches « de l'église, du côté de la rue Garancière, vous « trouverez une voiture avec un domestique; « dites votre nom à ce dernier, et il vous con- « duira au château dont je vous ai parlé ; il a ses « instructions, fiez-vous à lui, ma belle amie, et « partez en toute sécurité ; on n'en veut pas une « autre que vous. Tout à vous, cher ange!... »

Il y a des gens qui ont une signature qui n'en est pas une ; celle-ci était illisible, impossible de la déchiffrer.

On conçoit que cette lettre fit une vive impression sur cet esprit romanesque , — que signifiait-elle donc? Evidemment, elle lui venait

de son bel inconnu. Elle relut ces mots : « *Je vous enlève, comme c'est convenu,* » et puis ceux-ci : « *Il vous conduira au château dont je vous ai parlé.* »

Elle pensa qu'il lui avait déjà écrit et que le billet était tombé aux mains de sa tante, car il connaissait son adresse, puisqu'il l'avait suivie, et il pouvait croire qu'elle vivait seule ; elle ne lui avait point dit qu'elle demeurait avec une parente.

— Quel bonheur, se dit-elle, que celui-ci n'ait pas le même sort ! Ainsi, il m'aime toujours, et moi qui l'accusais, pauvre jeune homme !

Bien qu'elle se sentît flattée de ce qu'on voulût l'enlever, puisque cela rentrait dans ses idées romanesques, c'était quelque chose cependant qui lui inspirait un certain effroi. — *Un enlèvement,* répétait-elle ; ce ne peut être un commis marchand, il n'aurait pas de ces procédés-là ; d'ailleurs, on parle de château, un commis ne peut avoir de château. Francine ne se trompait donc pas en pensant que c'était un ami du

comte ; au surplus, il m'a paru très comme il faut, ce jeune homme, et ce n'est pas impossible.

Elle devisa ainsi pendant une bonne heure ; puis elle se prit à faire d'autres réflexions, et comme un liquide en ébullition sur lequel on vient de verser quelques gouttes d'eau froide, sa tête se calma.

— Ce que je suppose là est absurde, se dit-elle, on ne pense point à m'enlever ; cette lettre est en quelque sorte sans signature, on ne peut donc la prendre au sérieux ; c'est probablement une mystification. Allons, j'étais une folle, n'y pensons plus.

Cependant, comme elle y pensait toujours, elle sortit pour faire trêve à son imagination ; puis l'heure du sermon vint ; elle fut distraite tout le temps. Le salut fini, ce ne fut pas non plus sans ressentir une grande émotion qu'elle sortit de l'église.

Elle avait projeté de ne pas aller du côté indiqué dans la lettre ; mais la curiosité, puis je

ne sais quoi, comme si quelque chose d'invisible la poussait, fit qu'elle prit celui-là.

Elle descendit les marches, et quelle ne fut pas sa surprise de voir la voiture désignée ainsi que le domestique ! Elle resta comme pétrifiée d'étonnement.

— C'est donc vous qu'êtes mam'zelle Céline Micheleau ?... lui dit celui-ci. Eh bien ! alors, montez et dépêchons-nous, car je suis diantrement pressé.

Et avant qu'elle ne fût revenue de sa surprise, il la hissa dans la voiture, ferma la portière et remonta sur son siége. — « Hue, cocotte, dit-il, en touchant le cheval » ; et l'on partit. Céline, un moment abasourdie, revint à elle.

— Cocher ! cocher ! cria-t-elle.

Mais le bruit des roues sur le pavé empêcha qu'il n'entendît ; il faisait, de plus, un vent assourdissant.

— C'est singulier, se dit-elle, ce cocher qui me met dans cette voiture presque malgré moi, et qui

ne me répond pas... Ah ça ! c'est donc vraiment un enlèvement.

Il faut dire aussi que le cocher était un peu gris, et elle ne s'en apercevait pas. Elle frappa plus fort à la vitre et l'appela de nouveau. La voiture se ralentit, puis enfin s'arrêta.

— Qu'est-ce que vous voulez, mam'zelle ?

— Mais où donc me conduisez-vous ?

— Où c'que je vous conduis?... Est-ce que vous n'êtes pas mam'zelle Céline Micheleau ?

— Si fait.

— Est-ce que vous n'avez pas reçu la lettre qui vous donne rendez-vous à la porte de l'église?

— Si, mais...

— Eh bien ! en ce cas, faut pas s'amuser, car il se fait tard... Hue ! Cocotte !

Et la voiture reprit son trot. — « C'est un enlèvement à n'en pas douter.., se dit-elle. Cet homme qui ne me laisse pas parler... il s'est bien sûr entendu avec son maître... mais je ne veux pas qu'on m'enlève. »

Elle se précipita sur la portière pour s'élancer

dehors, mais elle n'aurait pas été fâchée que quelqu'un se fût trouvé là, derrière elle, pour l'en empêcher, car, malgré la bizarrerie de la situation et l'effroi qu'elle lui causait, son amour-propre était flatté, elle était l'héroïne d'un roman.

Maintenant, soit que le désir d'en voir le dénoûment lui rendît la main plus faible, soit que la portière fût dure à ouvrir, elle ne put y parvenir.

Etait-elle donc prisonnière?... A vrai dire, elle se vit obligée d'en prendre son parti. — « Laissons cet homme, se dit-elle, il a probablement sa consigne et je le questionnerais en vain. Au surplus, comme je ne suis pour rien dans ce qui arrive et que je ne puis arrêter la marche des événements, je saurai bien lutter avec quiconque tenterait de me séduire.

Elle l'aimait bien pourtant *lui;* mais plus le danger était imminent et plus sa gloire serait belle, car c'était un cœur vaillant, elle eût été au devant du péril, comptant sur son énergie

pour le vaincre. Si, par exemple, elle fût née sous Louis XV, et qu'elle eût été digne d'être une héroïne du Parc aux cerfs, elle eût été de force à résister à tous les seigneurs de la cour, et au beau monarque lui-même.

Céline remarqua que la voiture était un peu mesquine et la livrée du domestique assez médiocre, elle pensa que son gentilhomme était pauvre; mais à dix-sept ans on aime avec tant de désintéressement que l'amour dans son cœur n'y perdit rien.

La nuit n'était pas très-obscure, la lune, bien que voilée par les nuages, l'éclairait, mais le vent était grand et la pluie menaçait de tomber. On marcha pendant une bonne heure, car les chemins à cette époque étaient encore assez mauvais, puis on entra dans un village; mais Céline, qui ne connaissait pas les alentours de Paris, ne savait pas où elle se trouvait.

Bientôt on s'arrêta devant une maison dont la porte était toute grande ouverte. Alors le cocher descendit de son siége et ouvrit la portière.

— Enfin, dit Céline, nous allons pouvoir nous expliquer. Où sommes-nous et chez qui me faites-vous descendre ?

Mais le domestique ne prêtait qu'une faible attention à ce qu'elle lui disait, il ne s'occupait que du temps qui était très-mauvais.

— Sapristi ! fit-il, quel vent ! bon Dieu ! quel vent ! j'en suis tout ahuri.

Selon toute apparence, il avait conscience de ce qu'il faisait, et croyait l'emmener de son plein gré. Et Céline, qui n'était point trop fâchée d'être enlevée, ne mettait peut-être pas toute l'insistance qu'il eût fallu mettre dans les questions qu'elle lui adressait ; cependant elle reprit :

— Mais répondez donc ! je vous demande où nous sommes ?

— Où c'que nous sommes, mam'zelle, pardié ! où c'que nous sommes ? ce n'est pas difficile à voir ; nous sommes arrivés, quoi ! Faut descendre... Tenez, voyez-vous c'te lumière, là-bas, au fond de la cour, c'est par-là que vous attend

la servante, la pauvre vieille s'impatiente peut-être...

En parlant ainsi, il l'avait fait descendre, après quoi, il remonta sur son siége.

— Eh bien! où allez-vous donc? lui demanda-t-elle. Vous n'entrez donc pas avec moi?...

— Moi, non, merci, ma commission est faite, et il faut que je me rende tout de suite à la maison, car je suis déjà en retard, et ma femme va me gronder.

— Mais chez qui suis-je donc? reprit-elle en voyant qu'il s'apprêtait définitivement à partir, dites-moi donc son nom, au moins.

Le cocher croyait à une distraction de sa part, et il lui dit :

— Son nom? comment, vous ne vous en souvenez plus. Ha! ha! ha! elle est bonne, celle-là, le vent vous fait donc comme à moi perdre la boule... Bon, v'là qu'il emporte mon chapeau, à présent... Son nom, pardié, c'est *Derozel!* quoi? — Est-elle cocasse, c'te petite, fit-il à part lui; ma parole elle est à mettre sous cloche.

Allons, je me sauve, car il ne fait pas chaud, allez trouver la mère Jeanne. Bonsoir, mam'zelle. Ah! quel tonnerre de vent! Hue, Cocotte!...

Et la voiture partit remontant la route.

Voilà donc Céline toute seule au seuil d'une maison qu'elle ne connaissait pas, et dans un pays qu'elle ne connaissait pas davantage, dont elle ignorait même le nom.

— *De Rozel*, se dit-elle; elle mit la particule ; c'est bien cela, il est noble, je ne m'étais pas trompée. Il lui parut évident que le cocher qui l'avait amenée ne lui appartenait pas, puisque c'était une commission dont on l'avait chargé.

Puis, après réflexions faites, elle pensa que, pour ne point éveiller de soupçons, il avait plutôt pris une voiture de louage pour elle, et qu'il venait derrière dans une voiture à lui, puisqu'il n'était pas là pour la recevoir.

Elle fit quelques pas dans la cour pour jeter un regard dans l'intérieur de cette habitation, et, à en juger par l'apparence, c'était un pauvre château. Céline pensa que son gentilhomme

était ruiné, mais nous savons que la richesse lui importait peu.

Cependant, puisqu'on la laissait libre, il était de son devoir de s'en retourner chez sa tante; mais comment faire? elle ne connaissait pas le pays, et la maison était isolée, ensuite il commençait à pleuvoir.

Certes, s'il lui eût été très-désagréable d'être enlevée, elle eût fui malgré les obstacles, mais elle réfléchit qu'il y avait une femme dans cette maison, une servante, elle ne se trouverait point en défaut en s'adressant à elle, c'était plus sage, au contraire, que de s'aventurer, par le temps qu'il faisait, par des chemins qu'elle ne connaissait pas.

— Allons trouver la mère Jeanne, se dit-elle, car, sûre de vaincre, elle bravait le danger.

Elle se dirigea donc vers la lumière qui partait du rez-de-chaussée, et entra dans une cuisine où tout était luisant de propreté.

Une vieille paysanne pauvrement vêtue était assise devant le foyer et préparait le souper; il

paraît qu'elle n'entendit pas que l'on entrait, car elle ne bougea pas.

Céline toussa enfin, s'approcha; la vieille, non plus qu'avant, ne se dérangea de son occupation. Ou elle était sourde ou elle était bien absorbée par ce qu'elle faisait.

Elle lui toucha le bras, alors la mère Jeanne se leva, la reçut avec un affectueux sourire comme si elle s'attendait à la voir.

Elle la fit asseoir et lui parla, mais son langage était si bizarre, si extraordinaire ! elle mangeait la moitié des syllabes; c'était à n'y rien comprendre.

Céline crut avoir affaire à une idiote, mais elle abandonna bientôt cette idée, car la pauvre femme, ne pouvant parler puisque sa langue s'y refusait, tâchait néanmoins de se faire comprendre par des signes très-expressifs; et la jeune fille, dans l'explication qu'elle essayait de lui donner, comprit ceci : que la personne qui la faisait venir venait de partir ; que c'était un

voyage imprévu et qu'elle serait bientôt de retour.

Quoi qu'il en soit, la situation lui parut singulière. Ainsi ce laquais qui refusait de répondre, cette vieille *duègne*, sourde et presque muette, chargée de la garder (elle disait *duègne* en souvenir de ses lectures), tout cela ne pouvait qu'ajouter à l'idée d'un enlèvement.

Elle insista cependant auprès de cette femme pour tâcher d'en savoir davantage, mais ces deux personnes cherchaient à se comprendre l'une et l'autre et n'y parvenaient pas toujours; il en résulta pour Céline une sorte de souffrance et elle renonça à la questionner.

La mère Jeanne la conduisit dans une vaste chambre à coucher, meublée d'une manière assez bizarre. On y remarquait un grand lit à baldaquin surmonté de rideaux de serge d'un vert foncé, une vieille tapisserie des Gobelins recouvrait aussi la muraille. En face de la haute cheminée, ornée de deux flambeaux d'argent et d'un petit saint Jean en cire sous un globe de

verre; était encore un bahut qui datait du siècle dernier; puis il y avait avec cela un guéridon et des chaises modernes.

La mère Jeanne mit la lampe sur la cheminée et sortit pour fermer les volets et pousser les verrous.

Céline, quand elle fut seule, se trouva bien désappointée qu'*il* ne fût pas là. Elle pensa que quelque chose d'imprévu l'avait obligé à partir; son père peut-être l'avait fait demander, et il ne pouvait tarder à revenir.

Cependant comme la vieille avait poussé le verrou et qu'elle était sourde, il pouvait bien ne pas rentrer dans cette soirée. Dix heures sonnaient à l'horloge placée près de la cheminée.

— Je ne puis passer la nuit ici, se dit-elle; que dira ma tante quand elle ne me verra pas demain chez elle?

Au moment où elle se faisait cette réflexion la vieille apportait le souper, qui se composait de choux au lard; Céline trouva que pour un châtelain le mets était grossier.

Elle tâcha pourtant de faire comprendre à cette femme qu'elle désirait partir. Mais celle-ci fit une exclamation de surprise accompagnée d'un geste qui signifiait qu'il n'y avait pas le sens commun de penser à partir à cette heure et par un temps pareil : il pleuvait à verse.

Elle lui montra le lit en lui faisant signe qu'il était pour elle, et se retira.

Céline ne fut point trop fâchée qu'on la violentât, parce que, de cette manière, elle n'aurait rien à se reprocher, et elle verrait la fin de cette singulière aventure.

S'il n'eût pas été si tard, il serait probablement venu quelqu'un dans cette maison, alors elle aurait pu questionner ; mais, à la campagne, on se couche de bonne heure, elle ne vit personne.

Elle visita sa chambre et aperçut une porte qu'elle n'avait pas vue d'abord ; cette porte n'ouvrait point dans la pièce où elle se trouvait, la serrure était de l'autre côté.

— C'est par là qu'il viendra, pensa-t-elle ; cette maison a peut-être une autre issue que je

ne connais pas ; tenons-nous donc sur nos gardes, car il pourrait bien venir me surprendre.

Et puis les conjectures revinrent : il avait sans doute loué cette maison isolée, et pris cette vieille bonne tout exprès pour mettre à exécution son projet d'enlèvement ; il ne l'habitait probablement pas habituellement.

— Il n'en est pas moins vrai, se disait-elle, qu'il n'est pas bien à lui de me ravir ainsi à ma famille, et certes, s'il n'était pas si beau garçon... Mais patience, sitôt qu'il sera venu, il faudra bien qu'il donne l'ordre de me ramener à Paris.

Elle devisait ainsi, et les heures s'écoulaient. Deux heures sonnèrent à la vieille horloge, et la mère Jeanne dormait depuis longtemps. La lampe épuisée ne jetait plus qu'une faible lueur. Le vent, qui avait cessé avec la pluie, reprit avec plus de violence, et, s'engouffrant dans la haute cheminée, passant aussi par les portes mal jointes, venait agiter légèrement la vieille tapis-

serie, et semblait donner de la vie à ses personnages.

C'était une scène du vieux temps, représentant de puissants seigneurs suivis de leurs esclaves.

Les Maures et les Mauresques, le regard levé au ciel, implorant Dieu, ne laissaient voir que le blanc de leurs yeux. Ces grands yeux blancs, qui se détachaient sur leur figure noire à la lueur vacillante de la lampe, faisaient un étrange effet, et rassuraient peu Céline par cette nui orageuse. Elle se disait, il est vrai, que tout roman a bien ses scènes lugubres, et cela l'aidait à prendre son mal en patience.

La lampe s'éteignit tout à fait. A la clarté de la lune, Céline poussa le guéridon devant la porte qu'elle redoutait; puis, grelottant de peur autant que de froid, elle se jeta tout habillée sur le lit, et, malgré les efforts qu'elle fit pour vaincre le sommeil, elle ne tarda pas à s'endormir, mais ce ne fut pas sans faire des rêves bien sombres.

Le lendemain matin, quand elle se réveilla, ses terreurs disparurent à la vue d'un joyeux rayon de soleil qui dardait dans la chambre. Elle se leva, refit un peu sa toilette, se demandant avec inquiétude s'*il* n'était pas venu.

A ce moment, la mère Jeanne lui apporta à déjeuner : du lard et des choux comme la veille, cela devenait fastidieux ; elle pensa que c'était une lubie de la vieille femme.

Alors elle lui demanda s'*il* était enfin arrivé. Celle-ci lui fit comprendre qu'il fallait attendre dix heures.

Dix heures, et il en était neuf ; que faire ? Devait-elle rester ? devait-elle partir ? Le devoir lui disait bien de fuir, mais alors elle ne saurait rien. Une sorte de combat se livrait dans son âme, tout cela la jetait dans une certaine perplexité.

Une heure de plus, cependant, ne pourrait aggraver sa situation, et elle ne put résister au désir de rester pour voir ce qui adviendrait de cet événement.

Deux ou trois personnes vinrent : c'était le laitier, le charbonnier, le jardinier ; mais elle rougit à la pensée d'interroger quelqu'un, car elle avait passé la nuit dans cette maison, elle se trouvait compromise, elle aima mieux rester séquestrée.

Elle voulut savoir aussi si c'était par cette porte que nous connaissons qu'*il* viendrait ; la vieille fit un signe affirmatif et la quitta.

Le temps s'écoulait lentement. Céline devenait de plus en plus inquiète et embarrassée. Enfin dix heures sonnèrent; quelques minutes après, le cœur de la jeune fille bondit dans sa poitrine, car de l'autre côté de la porte désignée elle entendit quelqu'un marcher.

Ce n'était pas la mère Jeanne, elle l'apercevait dans sa cuisine. Enfin, c'était donc *lui*. L'espoir, le bonheur et la crainte tour à tour animèrent son visage.

Effectivement, l'on ouvrit la porte et l'on entra ; mais Céline faillit tomber à la renverse tant sa surprise fut grande. — Ce n'était pas *lui*, ce

n'était pas même un homme, c'était une femme de haute taille, ayant environ soixante ans, qui avait dû être bien dans sa jeunesse, mais qui pour le moment avait le front plissé et l'air revêche.

Cette femme était vêtue avec une minutieuse propreté, bien qu'elle n'eût qu'une simple robe de laine presque usée et de forme passée de mode ; elle portait aussi une coiffure qui pouvait remonter à cinquante ans. C'était un beguin avec des barbes garnies de dentelles qui se rattachaient sur le devant de la tête, et formaient comme une espèce de fontange. Mais tout cela était blanc comme neige.

Cette femme était madame Derozel, sans particule, la maîtresse du logis et la parente de madame S...

Nous savons que cette dernière avait dit à madame Frémont, les jours précédents, qu'elle lui enlèverait Céline pour l'envoyer chez une de ses parentes, dans un vieux château du côté

de Saint-Ouen. Or, voici comment les choses s'étaient passées.

Madame Derozel avait toujours été l'amie intime de M. Verbois, le propriétaire de la voiture et du domestique qui avait amené Céline. Ce M. Verbois était un bourgeois aisé des environs de Saint-Ouen.

Il avait chargé son domestique d'aller vendre cette voiture, dont il voulait se défaire, à un individu, à Paris, qui avait demandé à la voir ; mais le marché ne s'étant pas conclu, le domestique la ramenait.

Madame Derozel, qui était très-avare, avait prié madame S..., dans le cas où la voiture ne se vendrait pas, d'en profiter pour lui envoyer la jeune ouvrière ; c'était également convenu avec M. Verbois.

Le domestique, sachant qu'il n'aurait qu'un triste pourboire de la vieille avare, n'avait pas jugé à propos de se déranger. La personne à laquelle il devait vendre la voiture demeurait tout près de Saint-Sulpice. Alors il s'était entendu

avec madame S... et il avait été décidé qu'il prendrait la jeune ouvrière auprès de l'église, à le sortie du sermon. Il l'avait donc priée de lui donner rendez-vous dans cet endroit.

Et comme madame S... amplifiait sur toute chose, elle avait qualifié de château cette vieille maison de campagne.

Ensuite Céline, qui n'était point à la conversation, nous le savons, quand il avait été question de cette affaire, était à cent lieues de croire qu'il s'agissait dans cette lettre mystérieuse d'aller travailler pendant quelques jours à Saint-Ouen.

Quant au cocher, dans cette soirée orageuse, il pensait, comme nous l'avons dit, que Céline savait où il la conduisait, parce que, évidemment, elle ne devait pas l'ignorer.

Et s'il ne répondait qu'indirectement à ses questions, c'est que, la tête alourdie par quelques verres de vin et aussi par le vent qu'il faisait, elles n'arrivaient que faiblement à son intelligence. Il l'avait d'ailleurs interrogée, et

après ses réponses il devait être tranquille ; il ne prévoyait pas qu'il y avait un quiproquo et qu'elle se croyait enlevée par un séducteur.

Quant à madame Derozel, c'était effectivement un voyage imprévu qui l'avait obligée à s'absenter au moment où elle attendait une ouvrière. Elle avait un vieil oncle en province, dont elle était l'héritière, et qui, selon une personne qui revenait du pays, s'était trouvé subitement dangereusement malade; mais c'était une fausse nouvelle, et le vieillard se portait bien.

Or, les frais de son voyage, une demi-journée d'ouvrière de perdue, tout cela la rendait de fort mauvaise humeur ; car madame Derozel, nous l'avons vu, était très-parcimonieuse.

Le jardinier, qui venait une fois par semaine, et cette vieille femme infirme qu'elle avait prise parce qu'elle ne lui coûtait que la nourriture, étaient ses seuls serviteurs.

Céline essuya l'orage.

— Eh bien ! mademoiselle, lui dit-elle, vous êtes là les bras croisés, si vous aviez demandé à

la mère Jeanne une de mes robes, vous auriez commencé à la réparer.

Céline restait saisie, cependant elle crut comprendre.

— Mais, madame, de quoi s'agit-il donc? demanda-t-elle.

— De quoi il s'agit? je trouve la question charmante, vous devez bien le savoir.

— Du tout, madame, veuillez, je vous prie, me donner une autre explication, dit-elle le cœur gonflé de larmes.

— Ah ça, vous avez vu madame S... ma parente, ce me semble?

— Je la vois quelquefois à l'atelier.

— Est-ce que vous n'avez pas reçu sa lettre hier, car il paraît que samedi vous n'étiez pas chez madame Frémont?

— Comment, c'est elle qui m'a écrit?

— Quelle singulière question; avez-vous, oui ou non, reçu sa lettre?

— Je l'ai reçue, madame, mais la signature

était indéchiffrable... Ah ! vous êtes peut-être cette cousine dont elle m'a parlé ?

Car un souvenir confus de l'entretien de madame S... lui revint tout à coup à l'esprit et la mit sur la voie.

—Mais sans doute, ne vous a-t-elle pas dit que vous en aviez pour plusieurs jours ici... A quoi songez-vous donc ?

— Permettez, madame, j'ignorais que ce fût à la campagne qu'elle voulût m'envoyer ; si je l'avais su, je ne me serais probablement pas engagée à y aller... Je n'ai trouvé ici qu'une femme infirme qui n'a pu me donner de renseignements et je croyais que...

Céline ne savait que dire ; elle ne voulait pas avouer sa méprise et elle sentait que si elle en disait davantage elle allait paraître bien niaise.

— Qu'est-ce que vous croyiez donc ? dit madame Derozel, arriver chez le grand Turc pour embellir son sérail ? Tenez, ma chère petite, je ne comprends rien à tout ce que vous me dites, et n'ai pas le don de deviner les énigmes ;

tâchons plutôt de rattraper le temps perdu.

On se mit à l'ouvrage, madame Derozel maugréant, Céline moitié pleurant. Adieu encore une fois à ses amours romanesques.

Ainsi on l'avait enlevée pour la chose peu séduisante de faire une robe, et en réparer d'autres. Et encore chez qui ? chez une vieille avare, et de plus très-revêche ?

Elle avait déjà travaillé en dehors de son atelier, mais chez des personnes de connaissance qui la traitaient en amie.

Elle regrettait beaucoup d'avoir accepté la proposition de madame S... sans l'avoir comprise ; la pauvre enfant avait bien de la peine à retenir ses larmes.

On conçoit qu'après tout cela, elle dut en avoir assez des aventures galantes. Elle se disait que, si elle avait pu prévoir les événements, elle aurait encore mieux aimé rester chez elle, et épouser Thomas Bazu, malgré le peu d'attraits que l'idée de ce mariage lui offrait.

Elle travailla, mais elle se sentait mal à l'aise.

Il fallut bien aussi qu'elle se rendît compte du lieu où elle était, et il s'en manqua peu que madame Derozel ne la traitât de sotte ; cependant Céline n'était pas sotte, mais elle était jeune, et elle était naïve.

Au dîner on servit le même mets que la veille et au souper également, ça ne variait pas, et madame Derozel ne la quittait pas de la journée.

Quand vint dix heures, la vieille dame enfin la laissa seule et se retira dans la pièce voisine, cette chambre par laquelle devait, la veille, lui apparaître son bel inconnu, et Céline put respirer. Cette fois la nuit était calme, et elle n'avait plus de séducteur à redouter.

Elle se coucha, et avant que de s'endormir elle rêva bien longtemps. Elle pensait à son village et à ses alentours si gais, aux longues promenades qu'elle faisait par la campagne, qui devait à cette heure reprendre sa riche parure de verdure et de fleurs ; à sa mère qui avait toujours eu pour elle ces petits soins qu'elle ne retrouvait pas chez sa tante.

Elle revoyait sa petite chambre meublée avec coquetterie par sa tendresse, et si gaiement éclairée par le soleil levant ; elle la comparait au cabinet sombre et enfumé qu'elle occupait chez madame Dublin.

Elle regrettait surtout son joli jardin dont les parfums, en été, arrivaient jusqu'à sa fenêtre ; il lui semblait déjà aspirer l'odeur des violettes et des giroflées, et elle avait besoin de revoir tout cela.

Céline, le lendemain, se réveilla bien décidée à quitter cette maison; non, certes, elle ne resterait pas un jour de plus dans une bicoque pareille. Et quand madame Derozel, à huit heures, entra chez elle, elle lui objecta qu'elle ne pouvait rester, que sa tante, n'étant pas prévenue, devait être inquiète.

Mais madame Derozel, qui engraissait et dont toutes les robes étaient à refaire, voulait qu'elle restât le temps convenu ; elle insista donc et adoucit son ton.

Céline alors n'en parla plus, cependant elle

n'abandonna pas son idée, et quand vint l'heure du déjeuner, elle sortit dans la cour, et, comme les portes étaient toujours ouvertes, elle s'esquiva sans demander rien à la vieille avare.

Elle alla jusqu'aux premières maisons et s'enquit d'une voiture qui la ramena à Paris, chez sa tante.

Celle-ci, ne la voyant point rentrer, était allée chez madame Frémont, qui l'avait tranquillisée en lui disant qu'elle travaillait à Saint-Ouen. Madame Dublin gronda sa nièce de ce qu'elle ne l'avait pas prévenue de cette absence. Céline, qui ne voulait point lui parler de sa méprise au sujet de ce voyage, lui prétexta qu'elle n'en avait pas eu le temps, et tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Cependant, madame Micheleau avait recommandé à sa fille de revenir sitôt qu'elle s'ennuierait. Quelques jours après, la jeune fille se détermina à retourner près d'elle.

Madame Dublin, qui n'avait pas vu sa sœur depuis longtemps, consentit à partir avec elle.

Elles se concertèrent et résolurent de lui faire une surprise en arrivant le jour de son anniversaire, qui tombait précisément à cette époque. Elles se mirent en route, et le surlendemain, quand elles arrivèrent, dans la soirée, chez madame Micheleau, les parents et les amis lui souhaitaient sa fête ; c'était la famille Bazu et autres personnes de connaissance.

N'ayant point averti qu'elles viendraient, on ne les attendait pas. Céline embrassa sa mère ainsi que ses amies, et en relevant les yeux, ils s'arrêtèrent sur ceux d'un jeune homme. Elle jeta un petit cri de surprise, car ce jeune homme, c'était *lui;* c'était son bel inconnu qui, de son côté, la regardait avec un étonnement mêlé d'un peu d'inquiétude.

— Quel est donc ce monsieur ? demanda-t-elle tout bas à sa mère.

— Ce monsieur ? répondit celle-ci, eh bien, mais... c'est Thomas Bazu.

— Est-ce possible ?

Celui-ci, revenu de sa surprise, s'était approché d'elle :

— Quelle heureuse circonstance, mademoiselle, de vous retrouver ici, lui dit-il...; et quand je me permettais, à Paris, de vous faire la cour, je ne me doutais guère que vous étiez cette Céline que j'ai vue si petite et à laquelle mon père me destinait.

— Mais, moi-même, monsieur Thomas, si on ne m'eût pas dit votre nom?... Mais comment se fait-il qu'on vous rencontre à Paris quand on vous croyait à Marseille?

— Vous n'avez donc pas su que j'avais quitté Marseille?

— Je ne m'en suis point informée.

En effet, depuis deux mois, le jeune homme était à Paris, et il y avait trois jours seulement qu'il était dans sa famille.

Si Céline s'était encore trompée dans ses conjectures, elle ne pouvait, cette fois, en être fâchée, car elle s'était évidemment bien méprise sur les avantages physiques du fils de son voisin.

En fait d'aventures romanesques, si elle n'eut que celle-là, elle en valait bien une autre.

Quant au père Bazu, témoin de l'événement, il ressentit une grande joie en voyant que le hasard réalisait ses vœux ; car lui et madame Micheleau, au moment où Céline arrivait, réfléchissaient au moyen de la faire revenir.

Enfin Céline épousa Thomas qui, avec la dot de sa femme et quelque crédit, acheta à Paris un magasin de nouveautés qui, grâce à leur zèle, fut, en peu de temps, bien achalandé.

Depuis longtemps madame Bazu ne rêve plus l'amour avec les gentilshommes, mais elle leur vend des étoffes ainsi qu'à leurs femmes.

FIN DE L'ENLÈVEMENT DE CÉLINE.

LES AMOURS D'UNE VIOLETTE

Quand vous entrez dans un parterre, n'éprouvez-vous pas une sensation bien douce à la vue de ces massifs de fleurs de nuances si variées, de formes si différentes, et dont le parfum vous enivre?

On se croit transporté dans un monde de délices inconnues, tout saturé d'essence divine, qui appartient cependant encore à la terre.

Ces fleurs ont une âme, une vie; elles vont

chacune ou découvrir un avenir ou dévoiler un passé.

L'une, douce et mélancolique dans sa grappe pendante, semble pleurer sur un joli péché, sur une faute passée.

L'autre, sombre et taciturne dans son entourage de feuillage, paraît s'être retirée du monde.

Celle-ci est mutine et coquette dans sa pose, dans sa courbe gracieuse.

Celle-là est spirituelle et rusée dans les pétales fins et serrés qui forment sa corolle. Cette autre, si frêle et si délicate, est une blanche jeune fille soupirant après un vain songe et se mourant d'un mal inconnu.

Cette autre encore, qui s'élève au-dessus de ses compagnes, étalant ses riches nuances de pourpre, semble les défier en beauté.

Toutes ces fleurs ont un caractère, expriment une pensée, c'est comme un essaim de jolies femmes.

Aujourd'hui, lecteurs, nous allons vous raconter l'histoire d'une violette.

C'était par un beau jour d'avril.

Un jardinier parcourait les plates-bandes d'un parterre ; il bêchait et sarclait, afin de dégager des mauvaises herbes les fleurs qui commençaient à se montrer.

Il arriva bientôt auprès de quelques violettes qui sortaient de terre et qui étaient venues là par la main de la nature.

Le jardinier hésitait s'il devait laisser ou massacrer les petites audacieuses qui avaient osé venir là sans sa permission.

La bêche implacable suspendue sur leurs têtes, les pauvrettes, effrayées et tremblantes, se pressaient l'une contre l'autre, et dans leur langage rustique, elles disaient au jardinier :

— Je vous en prie, mon bon monsieur, ne nous tuez pas ? Quel mal avons-nous fait de naître sur ce lit de gazon ? Nous ne ferons pas grand bruit entre ce lis et ce rosier, c'est à peine si l'on nous apercevra. Laissez-nous vivre, et puisque le bon Dieu nous a mises là, ne détruisez pas ce que le bon Dieu a fait.

Cependant la bèche allait retomber sur elles, quand sur ces entrefaites arriva la dame du logis qui ordonna de laisser les violettes.

Les pauvres petites, heureuses d'échapper à la mort, envoyèrent à leur protectrice leur parfum en signe de reconnaissance.

Puis, s'ébattant joyeusement sur le gazon, diaprant la verdure de leurs nuances chatoyantes, elles se cachaient dans l'herbe, frileuses et craintives, pour se préserver de la froidure d'une nuit d'avril.

A l'aurore, elles babillaient entre elles, riaient et folâtraient au souffle de la brise. Heureuses du présent, insouciantes de l'avenir, elles croissaient là, n'enviant rien au monde et ne demandant à Dieu qu'une goutte de rosée, qu'un doux rayon de soleil.

Bientôt elles virent les roses ouvrir leurs frais calices, et le lis éblouissant de blancheur s'éleva majestueusement au-dessus d'elles.

Puis les brillants papillons vinrent courtiser toutes ces fleurs. Mais les pauvres violettes avaient

souvent pour courtisans de vils insectes : c'était une araignée dont les longues pattes, en s'allongeant sur elles, les faisaient frissonner de dégoût; ou bien encore un hanneton à l'agonie qui passait lourdement sur leurs corolles, cherchant le pied de quelque plante pour y creuser son tombeau.

Cependant, parmi ces violettes, il en était une plus sombre et plus rêveuse que les autres.

Elle touchait la terre, et elle rêvait le ciel, elle rêvait la gloire ; il est vrai qu'elle recélait dans sa tête brune et azurée plus de poésie et d'inspiration que bien des fleurs cultivées.

Elle savait charmer par son esprit et ses douces causeries. Elle s'était même attiré quelques courtisans.

Les violettes ses compagnes en étaient bien un peu jalouses, et les roses s'en indignaient quelquefois.

— Mais qu'a-t-elle, cette petite violette, disaient-elles, pour attirer ainsi les papillons ?

Et tout le parterre disait en chœur :

— C'est une orgueilleuse, c'est une pédante !

Les quolibets pleuvaient.

Et la violette aux nuances fines souffrait d'être si mal comprise ; elle pleurait sur son lit de feuillage ; puis le matin venait : oubliant les soucis de la veille, elle livrait sa fleur humide à la brise, et un doux rayon de soleil venait sécher les larmes de la nuit.

— Que je suis malheureuse d'être si petite, disait-elle, si j'étais un peu plus grande, on me trouverait sans doute plus d'esprit.

— Vous voudriez tant seulement être comme moi, n'est-ce pas, ma chère violette, lui riposta naïvement la petite Jacinthe, sa voisine, qui se croyait très avisée parce qu'elle avait quelques centimètres de plus.

— Est-elle orgueilleuse, pour une violette, dit une autre en exhalant avec son parfum toute sa colère.

Nous l'avons dit, la violette avait inspiré de la jalousie ; les jacinthes surtout aimaient à mé-

dire d'elle ; car elles se trouvaient très-offensées de ce qu'elle voulût les dominer.

Cependant notre héroïne, un jour, crut son mérite assez grand pour le montrer au peuple parfumé, et de sa petite voix mélodieuse elle raconta un drame plein de larmes sur les amours malheureux d'une fleur et d'un papillon.

Ce récit, qu'elle puisa au fond de son cœur, avait ému et charmé tout le parterre.

Elle crut ainsi s'attirer la bienveillance et aussi quelques éloges, mais elle fut bien trompée dans son attente. Les roses la dédaignèrent, et le lis superbe, le souverain du parterre, secoua sa blanche et noble tête et ne daigna pas abaisser ses regards jusqu'à la pauvre petite plante qui pleurait à ses pieds.

Et la violette se lamentait sous la feuillée, maudissant l'injustice des fleurs et des papillons.

Puis elle se pencha tristement sur sa tige; plus rien ne la charmait, ni le chant des oiseaux ni le murmure du ruisseau. Le souffle de la brise, le cri de l'insecte dans l'herbe, tout l'importunait.

Et dans sa détresse, elle regrettait que la bêche du jardinier ne l'eût pas massacrée au jour de sa naissance.

— Oh ! laissez-moi mes doux rêves et mon inspiration, disait-elle aux fleurs qui l'entouraient ; ainsi vous, joli bouton de rose, qui vous penchez vers moi d'un air riant et vainqueur, si deux doigts traîtres et cruels étreignaient votre corolle et l'empêchaient de s'ouvrir, oh ! dites, ne gémiriez-vous pas sous l'étreinte ? ne crieriez-vous pas grâce? ne demanderiez-vous pas l'air et la liberté ?

C'est en vain qu'elle eût voulu l'oublier, la violette sentait qu'elle pouvait être quelque chose, elle, qu'un rayon de soleil avait amenée là et qu'un vent d'orage pouvait emporter.

N'ayant pu attirer l'attention des roses et des lis, elle voulut être remarquée quand même, elle se montra trop, au risque, l'imprudente ! de se faire cueillir par quelques promeneurs amateurs de la violette.

Un jour elle vit un papillon, le plus joli, le roi

par sa beauté. Mais il restait à distance, il ne voltigeait que dans les régions élevées, c'est-à-dire sur les plus grandes fleurs.

—Oh! que je voudrais être rose, dit-elle, pour être plus près de lui !

Et la petite ambitieuse se dressait sur sa tige fine et souple, comme si elle eût voulu se mettre de niveau avec les grands.

Le papillon fut indigné, et quand le souverain d'une cour s'émeut, toute la cour s'émeut avec lui. Le temps s'obscurcit.

La violette vit sur elle fondre l'orage.

Elle rentra sa petite tête sous la verdure, non sans essuyer quelques bourrasques qui la firent frissonner sous ses feuilles.

Le lendemain, pour détruire l'impression fâcheuse qu'elle avait fait naître parmi le peuple ailé, elle se fit modeste et timide... mais ce fut en vain.

Le papillon vint, il l'effleura de son aile, lui dit adieu et disparut.

A cet adieu, elle pâlit comme si une brise glacée était venue la frapper sur sa tige.

Il était l'être idéal qu'elle avait rêvé ; elle l'aimait, et c'était au moment où elle sentait tout le prix de son bonheur qu'elle le perdait ! Elle suivit longtemps son vol.

Puis, le soir, bien cachée sous ses feuilles, elle disait tout bas :

— Oh ! reviens, mon joli papillon aux ailes transparentes, et dont les couleurs suaves et pures font rêver le ciel ; laisse-moi suivre ton vol gracieux et léger dans cette atmosphère où tu vis et où je ne puis vivre avec toi.

Viens près de moi, ta vue me plaît et me fait plus de bien que la goutte de rosée, que le rayon de soleil que Dieu m'envoie.

Et la pauvre fleur, le cœur palpitant d'espérance, au moindre souffle du vent, au léger bruit de l'insecte, regardait entre le feuillage pour voir si le volage papillon ne venait pas.

. . . .

Hélas! il ne revint pas, et la violette mourut.

Si vous êtes né dans une classe obscure, contentez-vous de votre modeste position, n'enviez point les grandeurs et la gloire, ce désir vous serait funeste.

FIN DES AMOURS D'UNE VIOLETTE.

UN MONDE DANS UN PRESSE-PAPIER

CONTE FÉERIQUE.

C'était à l'époque où j'habitais encore Vendôme, un certain jour du mois de mai, on m'apporta un presse-papier que je venais de gagner à la loterie au profit des pauvres.

C'était un petit globe de cristal qui pouvait tenir dans la main, et dont le fond portait des dessins incorrects, presque sans forme et de nuances très-variées.

Cela formait un amas de couleurs qui donnait

assez l'idée, quand on faisait mouvoir le globe, de petites fleurs s'agitant dans un espace comme liquide.

Ce que je remarquai principalement, était un objet qui semblait surnager à la surface et dont je ne pouvais distinguer la nature, bien qu'il me parût plus parfait que les autres.

Ce petit globe, pour moi qui avais déjà écrit *Les Malheurs d'une Rose*, me fit l'effet d'un monde de fleurs qui me tombait du ciel, mais un monde en miniature.

Le Christophe Colomb qui eût voulu le découvrir eût pu aller le chercher dans la corolle d'une rose, il en avait la forme et les dimensions.

Cependant, bien qu'il fût frais et joli, et qu'il m'intéressât beaucoup, il ne laissait pas que de m'embarrasser.

Cet univers ne semblait pas formé, il n'offrait encore qu'un amas de couleurs, où la pourpre se mêlait à l'or, à l'émeraude et au blanc pur des lis. C'était, enfin, une confusion de richesses de nuances, sans forme distincte.

Il n'y manquait rien dans ce petit monde, il y avait les fleurs et aussi l'eau qui devait entretenir leur fraîcheur, et cette forme plus parfaite qui m'avait frappée tout d'abord, était probablement le soleil.

Mais tout paraissait sans ordre, c'était comme le monde avant la création. Ensuite il était si petit que l'œil humain ne pouvait trop définir ce qu'il renfermait.

J'aurais pourtant bien voulu en raconter l'histoire; mais comment définir tout ce chaos, comment classer et mettre en ordre cet univers? C'était une besogne assez difficile, toutefois j'y essayai.

— Dieu, l'être parfait, a bien mis six jours, dit-on, à créer notre monde, il faut bien six semaines à la femme, cet être imparfait, pour débrouiller et mettre au jour un monde de fleurs.

Or, un beau soir, je pris la plume. Mon pressepapier était sous mes yeux; la lueur de ma bougie se reflétait dans le cristal et semblait inonder de soleil le petit parterre.

Je cherchais des idées, et je n'en trouvais pas, j'invoquais en vain l'inspiration, l'ingrate me fuyait, si bien que le sommeil me gagna.

— Ma foi, dis-je, fera le monde qui voudra, j'aime mieux dormir !

Là-dessus, laissant mon presse-papier sur ma table, je soufflai ma bougie et je me couchai.

Mais pendant mon sommeil, mes yeux restèrent fixés par la pensée, sur la voûte transparente qui recouvrait le monde de fleurs.

Bientôt ce monde s'agrandit sous mon regard, et en acquérant d'autres proportions, il s'anima et changea d'aspect.

L'eau se réunit au milieu du parterre et décrivit un ruisseau limpide, comme le cristal dont il sortait. Puis toutes les fleurs se levèrent comme une forme vague, indécise d'abord, puis elles devinrent parfaites, admirables !

Tout à coup je me sentis saisir par des mains invisibles, et je fus transportée dans le monde de cristal.

Je regardai autour de moi, et à chacun de mes regards apparaissait une fleur nouvelle.

Couchée au bord du ruisseau, je ressentais quelque chose d'indicible.

Une douce clarté régnait dans le parterre, ce n'était plus la nuit, mais ce n'était pas encore le jour, et cette lumière incertaine portait à la rêverie.

L'air était tiède, les grappes dorées d'un ébénier pendaient sur mon front et m'enivraient de leurs parfums.

L'eau coulait à mes pieds se heurtant contre les roseaux, et son bruit doux et léger comme une plainte amoureuse, comme le bruit d'un baiser apporté par la brise, se mêlait à la note harmonieuse d'un oiseau matinal.

Alors une forme élégante et gracieuse se dessina devant moi ; c'était une jeune femme dont la beauté rayonnait sous des voiles de gaze et de dentelles, et une couronne de fleurs ornait son front pur et blanc.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent dans un doux sou-

rire et laissèrent entrevoir ses dents humides qui ressemblaient à de petites gouttes de lait, filtrant entre deux feuilles de rose. Elle s'avança vers moi.

— Je ne suis plus femme, me dit-elle, je suis fleur, et elle s'éloigna. Et comme dans ces effets de fantasmagorie, en s'éloignant, ses proportions diminuèrent graduellement, et la corolle d'une rose blanche se referma sur elle.

Ce fut aussi une charmante petite fille, qui s'éleva du sein de la verdure comme une blanche et mignonne pâquerette.

Posant ses deux petits doigts sur ses lèvres vermeilles, elle me dit :

— Je ne suis plus une enfant, je suis insecte, et je cours prendre ma place.

Et vive et légère, elle courut jusqu'au bord du ruisseau, et s'élança sur l'eau. Elle avait changé de forme. C'était une *demoiselle* aux longues ailes de gaze, glissant sur la surface des eaux, et scintillant comme une perle sur les nénuphars et les roseaux.

Il n'y avait plus aucun être humain dans ce petit monde, et cependant tout était gai et animé, tout souriait et charmait sur cette terre de délices, sous ce ciel embaumé.

Ces fleurs agitées par la brise riaient et folâtraient comme de folles jeunes femmes, elles se penchaient vers moi, me parlaient, me conviaient à leurs festins de rosée, et à leurs fêtes parfumées.

Le jour commençait à poindre, et peu à peu les objets devinrent plus distincts. J'éprouvais une sensation impossible à décrire. C'était une sorte de malaise qui n'était pas sans charme, c'était enfin une ivresse des sens où se mêlait parfois de la souffrance.

Toutes ces fleurs me tiraillaient, et se disputaient en quelque sorte mon âme et ma pensée.

— Invoque l'ange des fleurs, me disaient-elles, change de forme et reste parmi nous ?

Je les entendais, mais je ne les comprenais pas toujours, j'étais femme, et il eût fallu que je fusse fleur.

Bientôt le soleil ouvrit ses rideaux de pourpre, et vint caresser de son rayon les belles habitantes du parterre.

Un vent frais, secouant la corolle des roses, fit tomber la rosée de la nuit, qui semblait, en tombant de dessus ses rondeurs vermeilles, les perles d'un collier se détachant du cou blanc et rosé d'une jolie femme.

Agitées par la brise, elles s'inclinèrent devant le beau camélia, le souverain dans cette partie du royaume, dont la blanche et noble tête s'élevait au-dessus des autres, et le gracieux souverain leur répondit avec beaucoup de cordialité.

Ce doux soleil m'avait fait du bien, je me regardai, et je vis sortir de dessous un pli de ma robe un gentil papillon; il voltigea autour de moi, et me dit d'une voix qui faisait plaisir à l'oreille comme la douce sonnerie d'une montre d'or :

— Change de forme, sois papillon et viens avec nous.

Il s'élança dans l'espace, alla se poser sur une

anémone et la couvrit de ses belles ailes, comme un amant jaloux de la beauté de sa maîtresse la cache à tous les regards.

Ranimée par cette douce nature, j'essayai de me lever, et à mesure que je regardais, cette terre informe prenait à mes yeux une nouvelle parure. Des massifs de fleurs de toutes nuances, des roses blanches et roses divisées par groupe, croissaient non loin du ruisseau.

C'était encore de charmants bosquets coquettement fleuris, coquettement ombragés ; c'était aussi ce ruisseau transparent, capricieux dans ses détours, et se perdant en murmurant sous des touffes de feuillage.

Le soleil en montant graduellement à l'horizon vint bientôt inonder tout le parterre.

Je souffrais sous cette forme humaine, je fis un effort, et vaincue par la douleur, j'articulai ces mots :

— Ange des fleurs, si je dois rester longtemps sur cette terre, fais-moi, je te prie, changer de orme !

Je n'eus pas sitôt prononcé ces paroles, que les sons harmonieux d'une musique lointaine se firent entendre ; une voix mâle et d'un beau timbre s'éleva du sein des fleurs, un buisson de roses s'ouvrit, et livra passage à un Génie de haute taille et d'un maintien digne et gracieux.

Ses cheveux argentés formaient une blanche auréole sur son front noble et imposant, et les roses, en l'effleurant sur son passage, avaient laissé de leur fraîcheur sur ses joues.

Il était revêtu d'une tunique d'une blancheur de neige, et, sur ses épaules, se rattachaient gracieusement des ailes de pourpre et d'azur.

Il tenait à la main une petite baguette d'or, et, s'avançant d'un pas lent et grave :

— C'est moi qui suis le Génie que tu invoques, me dit-il, en arrêtant sur moi son regard doux et bienveillant. Une mission t'est échue sur cette terre, une faveur t'est accordée par nous ; tu es appelée, sinon à donner l'existence aux fleurs, du moins à en faire un monde vivant et parlant, et aujourd'hui ta tâche doit s'accomplir.

Je suis donc à tes ordres, car il est essentiel que tu subisses plusieurs transformations, pour connaître plus particulièrement les mœurs des habitants de ce royaume que tu dois habiter. Or, en ce moment, parles; que veux-tu être ?

Saisie d'étonnement, je regardai le beau Génie sans pouvoir protérer une parole.

Sortant enfin de ma torpeur, je lui répondis :

— S'il est vrai que vous ayez le pouvoir de me faire changer de forme, j'avoue, mon beau Génie, que, pour le moment, je ne serais pas fâchée d'être un papillon, pour étudier, comme vous le désirez, le caractère des habitants de cette nation dont je dois raconter l'histoire.

— Sois papillon! dit le Génie.

Il me toucha de sa baguette magique et disparut sous un massit de lilas. — J'éprouvai une commotion assez douloureuse et j'avais changé de forme : j'étais papillon.

Je m'élançai au bord de la rivière et voltigeai

sur les fleurs. Je profitai de ma position, je voyageai et j'observai.

Ce peuple de fleurs et de papillons aux mœurs paisibles, au caractère enjoué, s'entendait à merveille.

Les roses blanches étaient les grandes dames de ce lieu ; elles avaient en elles ce cachet d'élégance et possédaient cette exquise délicatesse de langage et cette finesse de tact qu'on rencontre toujours chez les personnes de distinction. Elles se ralliaient toutes à la *rose unique*, qui fleurissait fraîche et charmante près du beau camélia, le souverain du parterre.

D'un autre côté, des groupes de roses aux couleurs vermeilles ne le cédaient en rien aux premières pour la beauté et l'élégance, non plus que pour l'esprit.

De jolis papillons, gais et charmants, voltigeaient de la rose à la blanche, butinant l'une, coquetant avec l'autre, et sans distinction de rang ; ils se posaient toujours sur la plus belle, rien de plus naturel.

Hormis quelques petits coups d'épines d'un côté, raccommodés par quelques caresses de l'autre, quelques médisances par-ci par-là, quelques bons petits propos lancés adroitement et sur lesquels le souverain du parterre, qui était bon et pacifique, se montrait indulgent, cette nation offrait l'aspect d'une société parfaite.

Sous la forme de papillon, j'étais très-inconstante dans mes goûts, mais ma nature reprenant le dessus, je me souvins que j'avais été femme, et je voulus être fleur. — J'invoquai le Génie.

Aussitôt les sons d'une musique enivrante se firent entendre ; celui-ci sortit du sein des fleurs et je lui demandai à être violette.

Il me toucha de sa petite baguette d'or, et je devins violette.

II

Je me cachai bien timidement sous mon feuillage; papillon j'avais visité les fleurs, violette je fis connaissance avec quelques insectes.

Outre les papillons qui venaient en première ligne, on en remarquait encore d'autres très-brillants : c'étaient la jolie cétoine à la robe aux somptueux reflets et l'insecte de la vierge, la gentille coccinelle, aux couleurs riches et variées.

Quelques grillons tapageurs troublaient aussi le silence des nuits.

Il y eut également une peuplade de hannetons qui n'y resta qu'un temps déterminé.

Les hannetons, dans le principe, se montrèrent assez supportables. Tant qu'ils respectèrent les jeunes arbrisseaux et les plantes précieuses, tant qu'ils se tinrent réservés dans leurs courses aériennes et assez sobres dans leurs repas, on vécut avec eux en bonne intelligence.

Mais, un jour, excités par quelques grands papillons aux couleurs équivoques, ils s'émancipèrent et commirent une contravention aux lois.

Ils se réunirent, se concertèrent et se trouvèrent bien honnêtes de se contenter de si peu quand ils pouvaient jouir de beaucoup.

Or, un beau soir, à la brune, lorsque le calme succéda à l'agitation du jour, lorsque le papillon reposait dans sa couche vermeille, sur le sein de la fleur préférée, quand celle-ci, la corolle demi-close, versait l'ambroisie sur la terre, exhalant son parfum le plus suave, les hannetons, disons-

nous, s'élancèrent dans l'espace et ravagèrent tout sur leur passage.

C'est-à-dire qu'à l'état de larve, ils se promettaient de passer une partie de leur existence au pied des arbrisseaux ou des plus belles plantes et de ronger leurs racines, et, à l'état d'insecte ailé, ils attaquaient les jeunes pousses et pillaient les tendres bourgeons.

Tous ces méfaits, comme on le pense, éveillèrent sur eux l'attention de la police, d'autant plus qu'ils finirent par ne plus se faire aucun scrupule ; ils ne respectaient rien, ils devinrent même d'une fatuité insupportable. Il paraît qu'une rose avait eu beaucoup à souffrir des brutalités de l'un d'eux, et un rosier, disait-on, avait été gravement indisposé par la voracité de l'un des fils de ces messieurs (1).

On n'essaya plus de corriger ce peuple ingrat, mais pour que de si fâcheux événements ne se renouvelassent plus, on songea à mettre fin à leurs désordres.

(1) Voir les *Malheurs d'une Rose*

A cet effet, les grands et les notables tinrent conseil ; on délibéra et l'on arrêta ce qui suit :

« Considérant que ces hannetons dévastateurs n'étaient bons qu'à faire enrager les plantes ;

« Considérant qu'ils apportaient le désordre dans cet univers parfumé où tout était grâce et beauté ;

« Considérant enfin qu'ils volaient lourdement sur tout ce qu'ils rencontraient, qu'ils étaient d'une gourmandise sans exemple, et en résumé très-nuisibles, on décida qu'ils seraient expulsés du royaume. »

On songea donc à leur donner avis de cette décision; on prit pour cet office le grillon le plus tapageur de l'endroit, et on lui enjoignit de le publier par toute la contrée.

L'insecte se mit en route et, avec sa discordante musique, il fit entendre, par ordre des autorités : « Que les hannetons petits et grands eussent à partir dans le plus bref délai, ou sans quoi ils ne verraient pas une autre aurore, car,

la nuit même, ils devaient tous et sans rémission passer dans le gosier de quelques oiseaux nocturnes, très-affriandés de leur personne et arrivés tout exprès pour les dévorer » (1).

A cet ordre, qui n'admettait pas de réplique, les hannetons, saisis de frayeur, se disposèrent à partir.

Et le même soir, à la chute du jour, sans même oser jeter un dernier regard sur les jeunes arbrisseaux et sur les tendres bourgeons qui leur avaient procuré des moments si délicieux, ils s'enfuirent à tire d'aile du royaume des fleurs.

Ainsi débarrassées de leurs ennemis, les plantes se crurent en toute sécurité.

Cependant, pour étudier les mœurs de cette

(1) Il est incontestable que les hannetons proprement dits sont les insectes les plus dévastateurs de nos contrées. Ils sont gourmands, pillards et très-voraces. Ils ne respectent rien dans les jardins et les vergers ; ils font enfin la désolation des jardiniers et des pépiniéristes.

En conséquence, les hannetons de cette fable ne peuvent que faire allusion, sinon aux malfaiteurs consommés qu'on rencontre dans notre monde, du moins à cette multitude de gens qui ne vivent que de vols et de rapines.

nation dans toutes ses classes, je sentis qu'il me fallait changer plusieurs fois de forme, comme le Génie l'avait prévu. Je l'invoquai donc pour la troisième fois, et, désirant un peu grandir, je lui demandai à être marguerite du printemps.

Je naquis non loin d'un bouton d'or, qui s'ouvrait gaiement près d'une rose blanche et qui brillait à ses pieds comme une perle d'or tombée de la parure d'une grande dame.

Il souriait coquettement au soleil et de sa tête ronde et scintillante semblaient jaillir des étincelles, si bien qu'il attira l'attention de sa noble voisine.

— Elle est gaie et gentille, cette petite fleur, dit-elle aux roses ses sœurs; elle a ma foi de l'esprit; laissons-la s'ébattre à nos pieds, elle nous distraira.

Et le petit bouton d'or, entendant cela, en fut flatté, sans doute; cependant, il fut pris d'une certaine inquiétude, et il me dit :

— J'aimerais mieux n'être pas né dans cet endroit, je suis trop près de la rose blanche; je

lui plais en ce moment, mais les grands sont parfois capricieux; si un jour je venais à ne plus lui plaire, moi, pauvre petit, il pourrait m'arriver malheur : ses rameaux s'étendent loin, elle m'étouffera sous ses rameaux.

Je compris les craintes du bouton d'or, et moi, qui n'étais pas plus haute que lui, je tremblai à mon tour. J'appelai donc le Génie pour qu'il me fît changer de place, et, par cette occasion, je devins *jacinthe*.

Sous cette forme, j'eus pour voisine une petite verveine rose, espiègle et fort gentille, qui venait de s'ouvrir au pied d'une tulipe, très-élevée sur sa tige et d'une beauté ravissante.

Cependant la tulipe regardait le ciel, ouvrant sa corolle vide pour ne pas dire grand'chose, comme certaines jolies femmes qui n'ont que la beauté en partage.

Tout près de la verveine s'épanouissait une large pivoine à la robe de pourpre, qui prenait chaque jour plus d'embonpoint et menaçait d'étouffer la fleurette sous sa puissante personne.

La petite verveine rose s'ébattait gentiment sur la plate-bande, jetant ses pousses de çi et de là, sans oser regarder les fleurs plus grandes qu'elle.

Elle étendait ses rameaux flexibles, comme pour rejoindre une autre verveine de sa famille.

La tulipe l'aperçut à ses pieds.

— Voyez donc cette verveine? dit-elle à son opulente voisine. Trop faible pour grandir, la vaniteuse rampe sur le sol, allongeant tant qu'elle peut ses rameaux comme pour occuper une plus grande place parmi nous.

Ce propos agaça la petite verveine.

— Vous êtes grande et superbe, vous, ma belle dame, lui répliqua-t-elle, et votre tige est élancée, mais ce qui est fâcheux pour vous, c'est que votre tête est creuse, après vos trois feuilles que vous nous arrondissez en forme de gobelet, vous n'avez plus rien à nous dire, et je doute que la gloire aille vous visiter.

— Cette petite est délicieuse, dit à son tour la pivoine, sa tige est mince à faire pitié, sa tête

rase la terre, et elle se permet d'avoir du raisonnement.

La petite verveine, comme on le voit, ne se laissait point facilement marcher sur les pétales, et elle lui repartit :

— Quant à vous, ma noble voisine, votre tige est robuste et votre couleur éclatante, et je m'incline devant votre grandeur, mais permettez-moi de vous faire observer que votre précieuse personne acquiert de jour en jour de telles proportions, que si elle continue elle se verra bientôt obligée de nous servir bon gré mal gré de parasol.

— Quelle petite effrontée! interrompit la tulipe, qui tenait en grande estime la pivoine, à cause de sa splendeur, et qui se faisait parfois flatteuse pour lui plaire. — Pauvre petite, va! si ma belle et puissante amie se mettait seulement à s'effeuiller, elle te noierait sous la pluie abondante de ses riches feuilles.

— Quant à cela, risposta la verveine, la pivoine est riche en feuilles, on ne peut nier qu'elle

ne soit splendide de ce côté; mais elle se drape avec tant d'éclat dans sa robe de pourpre et dans ses somptueux atours, que selon quelques-uns, elle en est comme bouffie d'orgueil.

La verveine paya cher son audace : la pivoine se gonfla tellement dans son dépit, que sa corolle éclata et fit pleuvoir sur elle une si grande abondance de pétales, que la pauvre petite faillit en être écrasée.

Si bien que craignant moi-même être enterrée sous ces riches débris, je priai le Génie de me faire changer de forme, et je devins balsamine.

Je naquis près d'un muguet, qui s'ébattait au pied d'un grand dahlia de couleur amarante, et charmant de sa personne.

Le petit muguet, fleur blanche et coquette, mutine et gracieuse, riait et folâtrait au souffle de la brise. Elle courbait finement ses clochettes délicates devant les roses blanches, et semblait, en se jouant, leur demander pardon d'avoir pris leur couleur.

Et la rusée, pour mieux cacher son jeu, se dé-

robait sous sa longue feuille verte, qui l'enveloppait des pieds à la tête, comme un riche manteau d'émeraude.

Cependant par une faveur toute spéciale, ou plutôt par un caprice de la nature, un *impérial* (1) de mine fière et imposante, en s'ouvrant au-dessus d'elle, lui posa par hasard sa couronne aux couleurs d'or et de rubis sur la tête.

La fleur fut enchantée de l'événement, elle était coquette et la couronne lui seyait bien.

Cette circonstance eut pour effet d'amener quelques propos parmi les fleurs.

— Voyez donc comme elle est fière sous sa couronne d'occasion, cette petite, dit le beau dàhlia amarante, elle se croit au moins une rose blanche où un lis couronné.

La fleurette avait la repartie vive.

— Et vous, mon grand rougeaud, lui répliqua-

(1) On sait que l'impérial est une très-belle fleur, élevée sur sa tige, et qui a la forme d'une couronne royale. Elle est d'un jaune doré, et bordée à son extrémité d'un filet couleur de rubis.

t-elle en se drapant avec une certaine dignité dans son frais manteau de verdure, voulez-vous que je vous dise à qui vous ressemblez avec votre tête si artistement frisée?... à un épicier endimanché qui sort de la boutique du coiffeur, et qui a fait tous ces frais de toilette pour obtenir les regards de la gentille mercière sa voisine.

— Petite impertinente, dit le dahlia, rouge de colère, osez-vous bien me comparer à un épicier, quand je surpasse en élégance et en beauté monseigneur le lis!

— Et vous, mon cher, osez-vous bien vous comparer à un lis, cette fleur d'une si grande distinction et d'un parfum si suave. Le lis, il est vrai, est beaucoup moins frisé que vous, mais il est plus élégant, et dans sa parure si simple, il n'a pas l'air d'avoir songé à sa toilette; tandis que vous, on dirait que vous avez passé toute la journée à vous ajuster.

La dahlia suffoquait dans sa fraise amarante.

— Allons, mon bon, reprit le muguet, ne nous fâchons pas, vous n'en êtes pas moins très-écla-

tant et fort joli. — Dites-moi, mon petit? Est-ce à Mabille où au Château-Rouge que vous allez ce soir? Vous pouvez être assuré d'y obtenir un succès fou, un succès pyramidal! les grisettes laides et jolies voudront vous porter en triomphe!...

Le dahlia lui repartit :

— Je vous trouve charmante, vous, de tant louer cette fleur de lis, on voit bien que vous portez ses couleurs. Le lis est de haute tige, sans doute ; mais en considérant que son calice est creux, on pourrait dire qu'il n'a rien dans le cœur ; il est éblouissant de blancheur, c'est encore vrai, mais qu'on veuille aspirer de trop près son parfum, ses étamines vous laissent sur le visage certaine substance jaune, d'un très-mauvais effet, si bien que les mamans peuvent dire aux jeunes filles que son toucher laisse une tache...

— Oh! oh! interrompit avec pétulance le petit muguet, le dahlia a de l'esprit et son toucher est inoffensif, il paraît qu'il est très-vertueux, ce

cher ami ; aussi va-t-il concourir à quelque prix Montyon ; voyons, qui donc va décerner un beau prix de vertu au beau dahlia que voici ?

Le dahlia se gonfla tellement que je craignis qu'il ne fît comme la pivoine, et qu'il ne m'enterrât sous ses pétales.

J'appelai encore une fois le Génie et je devins renoncule.

Je fleuris entre une *rose mousseuse* qui commençait à s'entr'ouvrir, et dont on apercevait la fraîcheur purpurine à travers sa mousse fine et légère, comme on entrevoit le frais et gracieux visage d'une jeune fille à travers la gaze fine et légère de son léger voile vert, et une *cristata* parente de la *rose mousseuse.*

Ainsi placée parmi les roses, je pus étudier leur caractère. Et dans cette société au langage quelquefois frivole mais toujours de bon goût, c'étaient des câlineries de fleurs à fleurs, des coquetteries, des futilités charmantes.

— Que vous êtes belle aujourd'hui, ma chère

rose, que votre corolle est fraîche et votre parfum délicieux !

D'un autre côté :

— Dites-moi, ma mignonne, que vous disait donc tout à l'heure, cette jolie cétoine qui vous embrassait de si bon cœur ?

— Ah! ma chère, rien qui vaille, je vous jure, j'aime mieux un papillon, c'est plus amusant !

— Mais voyez donc (1) *Taglioni*, dit l'une d'elles, en désignant une rose blanche à la tige fine et souple, en ce moment agitée par le vent : c'était *Taglioni* à son printemps ; quelle grâce dans ses poses, quelle souplesse dans ses mouvements, ne la trouvez-vous pas ravissante ce soir ?

Et tout le parterre d'approuver.

— Il me semble que j'aperçois *Thé-Emont*, dit une autre ; ce beau *Emont*, il n'est vraiment pas ambitieux dans ses conquêtes, il s'en tient toujours à sa petite *du Bengale*... — *Thé-Gon-*

(1) Chaque mot souligné désigne le nom d'une rose.

baud est plus prétentieux, il s'ouvre auprès d'une belle reine-Marguerite, que par parenthèse on dit très-spirituelle.

— Qu'a donc la *Duchesse?* interrompit un papillon, comme elle est pâle ce soir, on dirait qu'elle pleure.

— Vous ne savez donc pas la nouvelle, dit la reine-Marguerite, il paraît que le *duc* est brouillé avec elle, ou plutôt on dit que le *duc* et le duché sont tombés avec les dernières pluies, et la pauvre petite pleure son duché évanoui.

— Le *duc* est mort pour elle, sans doute, ajouta une autre, oui, mais il paraît qu'il renaît auprès de la belle *Maria-Léonida*. Voyez donc cette jolie rose là-bas, au port élégant, au maintien digne et gracieux ; elle triomphe ce soir, la belle *Maria*, aussi comme elle est fière et rayonnante sur sa tige !

— Ainsi, dit à son tour un lis, cette pauvre *duchesse* a définitivement été supplantée par elle?

— Dame ! c'est aussi un peu sa faute à la *du-*

chesse, c'est une petite évaporée, et l'on raconte certaine aventure...

— Chut! interrompit un papillon, voici la *Madone* qui nous regarde.

Et il désignait une rose blanche, à la tige frêle et délicate, et qu'on surnommait ainsi parce qu'elle était là un peu isolée des autres, comme une blanche madone sous son dôme de verdure.

Simple dans sa parure, belle dans sa langueur, sa tête s'inclinait vers la terre, et son parfum montait au ciel, comme l'âme pure d'une jeune vierge.

Bien qu'elle ne rêvât que le ciel, la suave et douce madone, elle s'occupait encore des choses d'ici-bas, elle avait toujours une consolation à apporter, ou un bon conseil à donner, et les fleurs l'écoutaient avec quelque déférence.

Cependant, ce soir-là, elles oublièrent assez vite ses avis, car je pus remarquer que leur attention était fixée sur la belle *Cristata*.

Bien qu'elle ne fût pas d'origine princière,

c'est qu'elle n'en était pas moins très-jolie, la *Cristata*, avec ses boutons encore revêtus de leur verte parure de mousse fine et légère, et chatoyante comme du velours, elle était jolie à tenter plus d'un saint.

Quelques roses blanches la regardaient avec envie, et dans ce moment, la médisance avait même beau jeu, car parmi les papillons qui voltigeaient autour d'elle, il en était un qui lui faisait une cour très-assidue, et qu'elle semblait écouter avec quelque complaisance.

Puis, se voyant l'objet de l'attention de ses voisines, elle se glissa, aidée par le zéphir, toute rose de confusion, derrière son feuillage, comme on voit, dans un salon, une jolie femme écoutant les propos flatteurs d'un amant, cacher son trouble et sa rougeur derrière son éventail.

Puis, la belle, l'élégante, la fleur à la mode, se courbait gracieusement vers les gentilles anémones, pour leur montrer, la coquette, le beau diamant qui brillait sur son sein, riche présent du ciel, perle de rosée, dont Dieu l'avait parée au matin.

III

Un peu plus loin un groupe d'une autre caste s'entretenait ainsi :

— Dieu ! qu'il fait chaud, dit une magnifique *Rose-pomme* en se renversant sur son feuillage comme une belle nonchalante sur son fauteuil.

— Allons, voici *Rose-pomme* qui se plaint de la chaleur, dit une rose rouge, seule éclose du rosier, et qui tranchait sur sa touffe de verdure comme une perle de corail dans un bouquet d'émeraudes ; — oui, il fait chaud, après?

— Après, ma chère, je dirai que les roses

blanches sont charmantes, et bien heureuses là-bas à l'ombre de l'ébénier, au bord du ruisseau. — Voyez-vous les coquettes comme elles prennent plaisir à se mirer dans l'eau ?

— Oh ! charmantes, répliqua la rose rouge en s'admirant dans sa fraîche corolle avec un petit mouvement de fatuité qui la rendait adorable; certes, si tous ces boutons qui m'entourent se mettaient à s'ouvrir, leur beauté serait bien pâle à côté de la nôtre.

— Est-elle orgueilleuse, cette petite rougeaude, riposta une *passe-velours*, qui regardait curieusement par les éclaircies de son feuillage.

Le soleil du Midi, en dardant sur cette rose, l'avait, sans altérer sa fraîcheur, nuancée d'une teinte plus foncée; c'était comme une belle Andalouse, à la peau brune, au regard velouté.

— Est-elle orgueilleuse, répéta-t-elle ; et parce que quelques plaisants l'ont appelée le *géant des batailles*, elle se croit obligée de faire toutes les conquêtes. Dites donc, ma mie, laissez-en pour les autres au moins; vous êtes jolie,

sans doute, mais, entre nous, vous êtes un peu fardée, et les blanches prétendent que vos couleurs ne tiendront pas.

— Eh bien, madame, qu'est-ce donc, s'il vous plaît ? les blanches ne savent ce qu'elles disent, et mes couleurs tiendront mieux que les.....

— Que les leurs, alliez-vous dire, comme si le blanc pouvait passer.

— Fi ! que c'est pâle, ma mignonne, ce que vous dites-là.

— Et vous, ma chère, vous avez énormément d'esprit ce soir.

— Allons, mes toutes belles, ne nous disputons pas, dit à son tour une *rose pompon*, ravissante de gentillesse et de malice, une rose, quelle que soit sa couleur, sera toujours belle, et les amants ne lui manqueront pas; quant à moi, depuis qu'un grand auteur m'a rendue célèbre, il m'en pleut de tous côtés.

— Ah ! la célébrité de *Rose Pompon !* s'écria la *Rose-pomme* avec ironie; elle est délicieuse, la petite *Pompon;* elle est à mettre sous cloche ! Un

instant, ma mignonne, ne te fais donc pas si fière, l'auteur a fait de toi une ravissante grisette; sa plume même s'est faite jolie et coquette pour te peindre, c'est une justice à lui rendre; mais toujours est-il que tu n'es qu'une grisette.

— Tiens, cette *grosse pomme*, qu'est-ce qui lui prend donc, fit la petite *Pompon* en se dressant sur sa tige comme un petit coq sur ses ergots.

— Ah! *grosse pomme!* interrompit celle qu'on interpellait de la sorte; quelle expression! Mais, ma chère, voilà qui trahit ton origine; défais-toi donc de ce langage vulgaire, c'est vraiment à dégoûter d'être rose; tu es *grisette*, *archi-grisette*.

— Et vous, ma chère, qu'est-cé que vous êtes donc? *duchesse*, *archi-duchesse* peut-être? Allons donc! vous êtes *Rose-Pomme*, et, pour le moment, vous êtes *bête* comme un chou.

— Tout beau, la petite *Pompon*, dit l'autre, prenant de l'humeur, tâchez donc de ne pas le prendre sur ce ton; vous avez bien certaine

petite peccadille sur la conscience, et si je voulais, je raconterais une anecdote...

— Ah ! voyons l'anecdote, exclama l'Andalouse derrière ses jalousies de vert feuillage.

— Oui, oui, voyons l'anecdote, dit aussi la rose rouge.

La pauvre petite suffoquait de dépit ; elles étaient là trois méchantes après elle. Heureusement que quelques papillons, venant à passer par là, mirent fin à cette scène, en courtisant les jolies querelleuses; ils donnèrent adroitement un autre tour à la conversation, et l'un d'eux, effleurant de son aile *Rose-Pompon*, essuya une goutte de rosée qui brillait sur ses feuilles, comme une larme aux yeux d'une jolie femme, et qu'un regard d'amant vient essuyer.

Quant à moi, je parlais peu, mais j'écoutais et j'observais ; puis j'appelai le Génie, et lui demandai à être rose, et il me l'accorda.

Je fus placée tout près d'une autre rose, non très-haute, mais très-attrayante, bien qu'on ne connût pas son origine.

Un massif de belles pensées fleurissait autour d'elle.

Aussi, avait-elle énormément d'esprit ; si bien qu'on la comparait à un bouquet de feu d'artifice.

Et, à cause de cela, le plus beau papillon de la contrée, et aussi le plus grand du royaume vint la visiter.

Au surplus, tous les amants du parterre vinrent lui rendre hommage ; il y eut même à cause d'elle une aventure des plus bizarres, et qui fit, pendant quelque temps, le sujet des conversations. La voici :

Certain petit papillon, aux ailes purpurines, vint un jour lui faire la cour, et bien qu'il fût éconduit par elle, il se flattait néanmoins de ne pas lui être indifférent.

Voulant enfin savoir si la rose l'aimait *un peu*, il alla consulter la pâquerette, la sibylle de ce lieu. Et il paraît que la pàquerette lui répondit : « *Pas du tout*. »

Il garda rancune à la rose de ce dédain; et,

dans son dépit, il excita contre elle quelques chenilles malfaisantes, pour lui nuire ainsi qu'à ses rejetons.

Heureusement qu'une petite *Louise*, très-obligeante et très-gentille, qui fleurissait à ses pieds, instruite de l'affaire et un peu effrayée elle-même du complot, l'en avertit afin qu'elle se tînt sur ses gardes.

La rose, effectivement, se vit bientôt en butte aux brutalités de l'un de ces insectes parasites, destructeurs des plantes, et elle eût probablement succombé, si elle n'eût invoqué la déesse des fleurs, qui la débarrassa de cet ennemi, en lui envoyant un autre insecte des plus gourmands, qui en fit son repas.

On conçoit qu'après cela, la rose fut indignée contre le papillon, elle conclut qu'il méritait d'être puni, et elle chercha quel genre de châtiment elle pourrait lui infliger.

A cet effet, elle regarda autour d'elle et avisa une *Belle de Nuit*, toute blanche de candeur et d'innocence, et qui tout le jour était restée

bouche close. Aussi, vers le soir, se faisait-elle une fête d'ouvrir son cœur à la brise et aux étoiles.

— Ma chère voisine, lui demanda la rose, seriez-vous assez bonne pour me rendre un service.

— Très-volontiers, lui répondit la Belle de Nuit, de quoi s'agit-il ?

— D'un papillon qui s'est rendu coupable d'une faute très-grave envers moi, et que je veux punir. La punition que je veux lui infliger consiste à l'emprisonner ; et c'est vous que j'ai choisie pour être à la fois, et la prison, et la geôlière.

— Comment cela, ma chère Rose? expliquez-vous.

— Rien de plus facile ; vous allez, ce soir et toute la nuit, rester ouverte, n'est-ce pas ? Mais demain, quand l'aurore, aux doigts de rose, ouvrira les portes de l'Orient, comme l'a dit un grand poëte, c'est l'heure où vous fermez les vôtres ?

— Effectivement, belle voisine.

— Eh bien, ma chère, veuillez donc, je vous prie, quelques instants auparavant, attirer le papillon de votre côté; faites-vous coquette; agacez-le adroitement; il aime les belles, et je puis vous assurer qu'il ne se fera pas attendre. D'un autre côté, ne craignez rien, il est petit et fort gentil de sa personne. Et, pendant qu'il cherchera à s'emparer de votre cœur, emparez-vous de lui et enfermez-le dans votre calice; et surtout pas de faiblesse; soyez cruelle et rendez-lui la captivité bien dure.

La belle de nuit avait un air candide et ingénu qui prévenait beaucoup en sa faveur, et la rose y allait en toute confiance.

Le lendemain, aux douces clartés de l'aube, le papillon vint, en effet, voltiger de ce côté. Il vit la belle et il alla lui faire la cour; et la petite, toute innocente qu'elle semblait être, sut très-bien le captiver.

Le papillon ne perdit pas son temps, chaque

moment qui s'écoulait lui faisait faire un pas de plus dans le sanctuaire de la fleur, et, tout entier au plaisir de causer avec elle, il ne s'aperçut pas de l'espiéglerie, et, avant qu'il eût songé à se retirer, la belle de nuit replia ses feuilles et il se trouva enfermé dans le calice.

Mais, hélas! la captivité fut douce et la rose dut se repentir, car la punition n'en fut pas une.

Le cœur de la belle de nuit était tendre, trop tendre même : c'était une petite sainte-n'y-touche, et le petit monstre y gagna plus qu'il n'y perdit.

Vers le soir, elle entr'ouvrit sa porte; avec un peu de bonne volonté, l'insecte eût pu sortir : il n'y essaya même pas. Et pourtant la nuit était belle et toute parsemée d'étoiles; mais le papillon avait bien autre chose à faire qu'à contempler les étoiles : il trouvait la prison douce et la geôlière gentille, et il y resta jusqu'au point du jour, et en sortit rayonnant des plus belles couleurs.

On trouva cette aventure très-piquante et l'on en parla longtemps.

Quant à moi, je ne m'ennuyais pas trop dans ce royaume; cependant, j'éprouvais le besoin de le quitter, car je voulais en écrire l'histoire, et je ne le pouvais pas sous cette forme de fleur. Alors j'invoquai le Génie et lui demandai à redevenir femme. Il me toucha de sa baguette d'or.

. . . .

J'éprouvai une commotion électrique et j'avais repris ma forme naturelle : c'était le matin, mon presse-papier était à la place où je l'avais posé la veille.

Alors j'entendis un murmure bien doux qui partait du globe; je regardai...

Un papillon s'élançait dans l'espace; il monta, monta toujours, et quand il fut arrivé à la voûte transparente, le cristal éclata et un jeune homme en sortit et sauta légèrement au pied de ma table.

Il rajusta sa toilette, un peu dérangée par la transformation.

Cet inconnu était beau de taille et de visage; il inclina la tête sur mon presse-papier, et, mettant son doigt sur la voûte qui recouvrait le monde de fleurs et posant son regard sur le mien :

— *Ce monde*, me dit-il, *que tu viens de découvrir, et dont tu dois raconter l'histoire, restera parmi nous et vivra encore longtemps après nous.*

La vue de ce jeune homme me causa un grand étonnement et ses paroles me firent du bien. Je n'étais pas encore remise de mon trouble qu'il avait déjà disparu, et la voûte de cristal se refermait sur le bel inconnu qui, par conséquent, redevint papillon.

Alors je m'éveillai, car j'avais rêvé; et comme dans mon rêve mon presse-papier était sur ma table, un rayon de soleil, glissant entre mes persiennes, venait se jouer sur ce globe, laissant

derrière lui un sillon d'or qui semblait une aile protectrice sur mon petit monde de fleurs.

Je le regardai avec un nouveau plaisir, puis je me mis à l'œuvre pour écrire l'histoire que vous lisez.

LE RÊVE D'UNE JEUNE FILLE

OU LES MALHEURS D'UNE PERVENCHE.

Un soir d'été, une frêle et pâle jeune fille, d'une beauté délicate, à la taille flexible et mignonne, rêvait tristement dans un jardin sous un berceau en fleurs.

Le parterre divisé en gracieuses corbeilles, offrait aux regards sinon les fleurs les plus rares, du moins les plus belles du pays. C'étaient des massifs de roses de toute espèce, des camellias et des tulipes, des anémones aux nuances les plus délicates, les plus variées, etc.

Un ruisseau gazouillait parmi les fleurs, l'air était imprégné de suaves parfums.

Cependant le soleil, rouge au couchant, jetait des lueurs étranges et parfois sinistres sur le jardin et sur la campagne environnante.

Pourquoi cette jeune fille était-elle là triste et solitaire? Hélas! qui peut connaître les secrets d'une enfant de seize ans?

Aimait-elle, et était-elle entravée dans son amour?

C'était probable : un jeune homme, beau de taille et de visage, venait de disparaître derrière la grille du château.

Dans cette soirée, ayant eu à se rendre de ce côté, il s'était arrêté là dans l'espoir de la voir, elle s'était approchée à son tour, et après quelques doux regards et quelques paroles échangés, le jeune homme s'était retiré satisfait du présent sans doute, mais désespérant de l'avenir, car la jeune fille par sa haute position ne pouvait lui appartenir.

Celle-ci le savait, et c'est ce qui la rendait sombre et rêveuse.

Affaissée sur elle-même, pâle et languissante, ses yeux erraient machinalement sur le parterre, quand un papillon vint se poser sur une fleur.

Et si sa pensée n'eût été envahie et comme engourdie par une tristesse navrante, si elle n'eût pas été dans cet état de prostration, elle se fût sans doute aperçue que ce papillon était d'une beauté peu commune.

Peu à peu ses paupières à longs cils s'abaissèrent et elle s'endormit. Et pendant son sommeil, il lui sembla que toutes ces fleurs avaient une âme, qu'elles vivaient et parlaient, et voici ce qu'elle entendit :

— Quelle délicieuse soirée, ma chère rose, et qu'il fait bon s'épanouir auprès de ce ruisseau qui protége nos jours et entretient notre fraîcheur.

— Il est d'autant plus aimable, répondit son amie, rose mousseuse très-belle et de plus fort

coquette, qu'il nous sert encore de miroir ; le soleil et la brise nous aiment également.

— Oui, mais vous êtes fragile, dit un jeune dahlia, et un orage peut vous réduire au néant, tandis que nous, qui sommes robustes, il nous arrive souvent de nous retrouver intacts après que l'orage a passé sur nos têtes.

— Vous êtes robuste sans contredit, mon cher dahlia, dit un beau camellia, superbe d'élégance et de bon ton, mais nous le sommes peut-être autant que vous.

— Pas tout à fait, seigneur camellia ; vous êtes délicat, sensible au froid et un peu douillet, comme les personnes de distinction. Il vous faut d'autres soins qu'à nous, le même terrain ne vous convient pas toujours, aussi vous place-t-on dans des caisses comme étant les plus nobles du parterre. Un savant jardinier veille sur vous ; quand vient l'hiver, il vous transporte dans les serres du château, par sa science enfin il nous rend tous dignes de paraître dans des salons splendides, les jours de bals ou de gala.

Mais on vous préfère à nous par la raison que vous êtes mieux cultivé et plus brillant.

— Ne risquez-vous pas de vous flétrir dans cette atmosphère brûlante des salons, répliqua une petite verveine remplie de grâce et de gentillesse.

— Nous en souffrons bien un peu, répondit le dahlia, mais comme nous sommes parmi le beau monde, notre triomphe n'en est pas moins complet ; on dirait que vous en êtes un peu jalouse, ma chère verveine, car bien que vous soyez cultivée, vous êtes si petite qu'on vous oublie quelquefois. Cependant vous êtes bien supérieure à la fleur des champs sans culture, pauvre fleur des champs !

— Un instant, mon cher dahlia, dit à son tour une charmante rose-thé en exhalant son parfum le plus suave, les fleurs des blés sont très-jolies malgré leur simplicité, ensuite leur sort n'est pas tant à dédaigner, n'ont-elles pas en partage l'aspect de la campagne ? l'air et l'espace ne leur manque pas, elles sont peut-être plus heureuses

que nous, qui sommes enfermées derrière les grilles et les murs du château.

— Ma chère, n'enviez pas leur sort, interrompit un papillon qui venait de parcourir la campagne, sachez que ces fleurs dont vous parlez, sont fort à plaindre aujourd'hui ; ah ! comme elles redoutent la faux des moissonneurs, qui peut les atteindre et faire passer bon nombre d'elles par le fléau du batteur en grange ! comprenez-vous quel sera leur supplice ?

Toutes les fleurs tressaillirent.

— Pauvres petites fleurs des sillons, dit une blanche et douce anémone, quelle horrible destinée ! Tenez, il est des malheurs que nous ignorons, et notre ami le papillon a raison, il faut savoir se contenter de son sort.

On commenta assez longuement sur cet événement, puis on parla d'autre chose.

Le jour baissait, le soleil en s'inclinant à l'horizon, jetait des teintes dorées dans le feuillage et parmi les fleurs.

Celles-ci, doucement balancées par le vent,

étaient sereines et heureuses, et riantes elles attendaient leurs amis les papillons, quand, ce même soir, elles en virent venir un étranger à la contrée.

Il était si beau ce papillon, si scintillant, qu'il semblait une perle détachée du collier d'une reine.

Il paraissait accablé de lassitude, son aile légère se repliait comme malgré lui, et interrompit son voyage aérien.

Arrivé au-dessus du parterre, il glissa entre le feuillage et tomba en syncope sur une petite anémone aux nuances douces et tendres, qui le berça tendrement sur son sein, lui versa ses plus précieuses liqueurs et parvint à le rappeler à la vie.

Elle lui demanda d'où il venait, et quel était le mal qui semblait le consumer.

Les autres fleurs aussi mêlèrent leurs voix à celle de l'anémone pour s'informer de la cause de sa tristesse.

— Hélas ! dit le papillon, je viens de bien

loin, j'ai quitté mon buisson natal et la forêt témoins de mes malheurs, car j'y ai vu mourir tous ceux que j'aimais.

Cependant, je ne pensais pas faire un si long voyage, mais poursuivi par un insecte, l'un de nos ennemis les plus acharnés, j'ai fait en le fuyant plus de chemin que je ne le voulais. J'ai pu échapper à sa dent meurtrière, mais peut-être, eût-il mieux valu que je succombasse sous ses coups, car je ne penserais plus, et serais, par conséquent, délivré de bien des maux.

— Quelles sont vos peines, cher aérien ? lui demandèrent les fleurs ; restez près de nous, habitez notre jardin, nous charmerons vos ennuis et calmerons vos souffrances.

— J'accepte votre gracieuse hospitalité, leur répondit le papillon, et puisque vous paraissez y prendre part, je vais vous raconter mes malheurs ; j'éprouverai peut-être quelque soulagement à épancher mes chagrins dans des cœurs sensibles.

Le petit papillon paraissait si malheureux

que le camellia oublia son rang et se joignit à ses frères pour accueillir favorablement le gracieux et mélancolique étranger.

Celui-ci, alors, raconta sa vie et ses amours malheureuses dans les bois.

— J'habitais, dit-il, la lisière d'une petite forêt, car je naquis sur la haie vive qui en formait l'entrée.

« Ma mère nourrice fut l'églantine, la plus belle parmi celles qui émaillaient les buissons.

« Les aubépines me prodiguaient leurs parfums, et le soir, bercé par le zéphir, je m'endormais sur leur sein.

« Cependant, au temps de mon enfance, la profondeur du bois que j'apercevais de l'enclos, m'effrayait ainsi que son obscurité, mais en avançant en âge, c'est-à-dire lorsque j'eus vu deux ou trois aurores, il me prenait par instant le désir de le parcourir, car j'avais l'humeur aventureuse.

« Mais tout un jour, une pluie froide tomba

sur la terre, et sous cette pluie fatale, l'églantine qui m'avait nourri mourut.

« Était-ce la pluie, était-ce le chagrin qui me fit prendre le chemin du bois, toujours est-il que je me dirigeai de ce côté, et que je ne le trouvai point assez sombre pour ma douleur !

« Errant au hasard, volant d'un buisson à un autre, je vins me poser sur un bouquet de douce-amère, et là je rêvais à mes amours perdues, quand je fus tiré de mes sombres méditations par une petite voix harmonieuse et en même temps si douce et si plaintive qu'elle m'alla jusqu'au fond de l'âme.

« Elle semblait venir des entrailles de la terre, cette voix aux accents si mélancoliques autant qu'enchanteurs, et voici ce qu'elle disait :

« — Je suis au plus profond du bois, seule et
« loin du sentier fleuri; l'arbre qui m'abrite est
« sombre et triste ; je frissonne sous la verdure,
« car la brise est froide et la pluie glaciale.

« Jamais un rayon de soleil ne vient me visi-
« ter, jamais un papillon n'est venu m'effleurer

« de son aile, jamais une voix humaine ne s'est
« fait entendre pour me rendre hommage,
« comme on rend hommage à la fleur qu'on
« aime !

« Jamais non plus le jeune homme et la jeune
« fille ne sont venus près de moi pour tenter de
« me cueillir. De cruels soucis m'entourent et
« m'étouffent sous leurs lourdes corolles, les
« grands chênes s'agitent et le vent gronde
« sourdement dans le feuillage.

« Le chant des oiseaux est triste comme la
« nature, comme mon cœur, la saison finit, je
« me sens mourir et je n'ai jamais connu le
« bonheur ! »

« Emu d'une sensation étrange, je dirigeai mon vol vers l'endroit d'où partait la voix ; mais rien ne frappa ma vue ; je continuai ma course aérienne lorsque je fus arrêté soudain par un petit cri de frayeur qui partit du sol, non loin de moi.

« Ce cri me guida ; j'abaissai mon vol, et alors j'aperçus une petite pervenche qui grelot-

tait sous la feuillée en larmes et qui pleurait elle-même presque enterrée sous de nombreux soucis.

« Elle était si pâle, si pâle, cette petite pervenche, qu'elle semblait en effet se mourir. N'ayant point vu de papillons depuis sa naissance, c'était ma vue qui lui avait fait jeter le petit cri que j'avais entendu.

« La nature seule l'avait fait naître dans cette triste forêt; cependant quelques insectes lui avaient appris qu'il existait, dans un pays plus gai et tout rayonnant de soleil, des papillons amants des fleurs et aussi d'autres plantes de sa race.

« Et la pauvre petite se voyait abandonnée dans ce triste réduit.

« Je la réchauffai sous mes baisers, et de mes faibles ailes je tâchai de lui faire un abri. Elle se ranima et me sourit dans son pâle calice.

« Je ne pouvais oublier mon églantine, son image bien souvent se présentait à ma vue, mais ce que j'avais éprouvé pour elle ne ressemblait

point à ce que j'éprouvais pour ma petite pervenche si triste. Elle m'aima bien vite, elle avait si peu de temps à rester sur la terre !

« Elle oublia sa peine et sécha ses larmes sur mon cœur. Cependant elle devint d'instants en instants plus faible et plus languissante, et mon amour augmentait avec sa souffrance. Mais le lendemain elle s'affaissa pour ne plus se relever, elle avait tant souffert !

« — Adieu, ami, me dit-elle, je vais mourir ;
« merci d'être venu adoucir mes derniers mo-
« ments. »

« Je lui parlai encore de ma tendresse et cherchai de nouveau à la ranimer, ce fut en vain : sa dernière feuille tomba, et il me fallut dire adieu à son âme, qui s'envolait sous mon dernier baiser.

« Je l'aimai tant, ma petite amie, que j'aurais voulu mourir sur sa tige desséchée !

« Mais comme la mort ne voulut point de moi, je quittai la forêt, comme j'avais quitté mon buisson natal ; je voyageai au hasard, re-

disant mon tourment à la brise et aux fleurs d'alentour; c'est alors que, poursuivi par mon ennemi et brisé de fatigue, je vins tomber parmi vous. »

Il ne parlait plus que le parterre l'écoutait encore. Chacun fit ses observations sur cette histoire si touchante; on essuya les larmes du papillon, on le fêta, on lui offrit les plus belles plantes, on lui souhaita les plus douces brises et les plus beaux rayons de soleil.

Peu à peu, il reprit sa pétulance et sa légèreté : il était si heureux, si tendrement aimé de sa gentille anémone, qu'il oublia près d'elle sa douce et ténébreuse amie du bois.

. . . .

La nuit était venue; nuit obscure. La jeune fille s'éveilla et porta la main à son cœur, où elle ressentait de violentes palpitations; elle se leva et, frappée de son rêve : — Ah! dit-elle, je suis la pervenche, et mon papillon me verra

mourir, mais... il se consolera, lui... les hommes sont inconstants.

L'air était lourd et chargé de fluide, quelques pâles étoiles perçaient le ciel sombre, pas un souffle n'agitait le feuillage.

Les fleurs alanguies, abandonnées du zéphir, semblaient dormir sur leur couche de verdure.

La jeune fille marcha lentement vers l'habitation du château; sous ses longs vêtements blancs, elle semblait une ombre glissant dans les profondeurs de la nuit.

Quelques mois après, un riche convoi conduisait au cimetière du village la belle et pâle jeune fille du berceau de fleurs.

FIN DU RÊVE D'UNE JEUNE FILLE.

LES MALHEURS D'UNE ROSE

ET

LA MORT D'UN PAPILLON

I

C'était par une belle matinée de printemps.

La nature se réveillait riante et se parait de fleurs comme une fiancée le jour de son hymen.

Le soleil éclairait de ses rayons un vaste jardin percé de belles allées dont le sable jaune

et humide scintillait et ressemblait à un sable d'or.

Dans un joli parterre, autour d'un rosier tout fier de porter ses premières fleurs, de belles roses de mai, voltigeaient quelques papillons qui paraissaient bien en émoi.

Ce qui causait cette rumeur parmi le peuple ailé, était un énorme hanneton qui s'était emparé de la plus belle des roses.

Il se prélassait sans nul souci dans son calice parfumé.

— O profanation ! disaient les papillons ; eh quoi ! notre belle rose, la reine de ce parterre, la Vénus de ce lieu, sera-t-elle pour ce rustre ?

Et la rose s'inclinait sur sa tige, se courbant honteuse et comme humiliée des caresses d'un amant indigne d'elle, et dans son langage elle se plaignait à ses amis les papillons.

— Chers papillons, délivrez-moi de ce lourdaud, il me fatigue.

A peine ai-je entr'ouvert mon calice à la brise

printanière, qu'il vient m'obséder de son fatigant hommage.

Souffrirez-vous qu'on m'humilie ainsi sous vos yeux, laisserez-vous ma beauté se flétrir sous les caresses de cet amant de bas étage ?

Et les papillons de recommencer leurs évolutions.

— T'en iras-tu, vilain hanneton, disaient-ils ? depuis quand les insectes de ton espèce recherchent-ils la rose ! et parce que tu as des ailes, te croirais-tu par hasard notre égal ?

Pour te tirer d'une erreur si grossière, fais-nous le plaisir d'aller voltiger au-dessus du ruisseau voisin et d'y regarder ton image. Ta robe brune a bien quelques reflets brillants et satinés ; mais vois donc ton corselet lourd et disgracieux, et dis si tu peux te comparer à nous ?

Allons, ce n'est pas là ta place, va-t'en bien vite !

Et pourtant ce pauvre hanneton, de figure honnête, ne méritait pas toutes ces démonstrations.

Tombé le matin même de son arbre, engourdi par les rayons du jour ou peut-être par sa fin prochaine, il avait volé étourdiment sur cette rose et y était resté sans trop savoir ce qu'il faisait.

En cet état de somnolence, il voyait peu le côté poétique de la situation.

Incapable d'apprécier son bonheur, il ne le goûtait pas.

Ce hanneton, dans le calice de cette belle et noble fleur, faisait contraste et choquait la vue.

Il donnait assez l'idée d'un lourdaud de village attardé dans Paris, enivré du vin bleu des barrières, et qui, sortant du cabaret, serait tombé au milieu du frais et charmant boudoir d'une duchesse du faubourg Saint-Germain.

Le parfum de la rose ne pouvait pénétrer sa rude écorce, il ne voyait pas le sort heureux que le hasard lui donnait en partage et se trouvait là ni mieux ni plus mal que si, dans un jardin potager, il fût tombé sur la pomme d'un gros chou frisé.

Cependant, soit que les manifestations des papillons l'eussent impatienté, soit tout autre motif, il sortit de son engourdissement et marcha comme une tortue dans sa carapace.

Arrivé au bord de la corolle, il glissa et se laissa tomber sur une autre petite fleur qui s'ouvrait inaperçue au bas du rosier, et qui alla baiser la terre sous ce choc inattendu.

Revenue de son premier saisissement, elle essaya de se relever, en dépit du lourdaud qui s'accrochait après elle !

Le hanneton se trouva donc suspendu par une patte et tournoya dans l'air à quelques lignes du sol. Il se crut au-dessus d'un abîme, et la peur lui donnant des ailes, il voltigea jusqu'à un pied de primevère voisin, dont les fleurs étaient desséchées, se cacha de son mieux sous ces feuilles protectrices et attendit que le soleil fût couché pour prendre ses ébats et regagner son arbre favori ou peut-être pour aller mourir au pied de quelque arbrisseau, car la saison du hanneton touchait à sa fin.

II

Débarrassée de son fardeau, la rose se releva jeune et fière ; un vent doux et tiède venant la saisir, elle se balança sur sa tige comme pour secouer la souillure que le hanneton lui avait faite.

Puis les papillons voltigèrent à l'envi autour d'elle et semblaient refaire sa toilette : l'un, de sa bouche caressante, arrangeait un pli de sa robe rose ; un autre, en l'effleurant de son aile, ramenait une feuille de sa gracieuse corolle.

Mais la fleur coquette et dédaigneuse, agitée

par la brise, semblait se dérober à leurs baisers.

— Chers papillons, leur disait-elle, ne me prodiguez plus vos enivrantes caresses, allez vous reposer sur d'autres fleurs, je ne dois pas rester longtemps sur cette tige où mes sœurs et moi nous nous flétrissons si vite, brûlées par les rayons du soleil.

Je suis appelée à une haute destinée, la fée des roses me l'a dit cette nuit dans la brise.

Dans quelques heures je dois être cueillie par un jeune homme, le beau Gaston de Mauléhon, qui doit m'offrir à sa jolie cousine, après avoir caché sous ma feuille discrète un petit billet.

J'irai porter de douces pensées d'amour au cœur d'une jeune fille.

Et pour prix d'un si doux service, j'habiterai la chambre de ma protectrice, mon pied baignera dans l'eau claire et limpide du vase qui orne sa cheminée.

Et dans cette petite chambre blanche et coquette, je vivrai heureuse trois jours au moins ; ce qui est un siècle pour une rose.

Puis, quand le terme de ma vie sera fixé, ajouta-t-elle plus bas, j'irai peut-être mourir dans un joli corsage, sous les battements d'un cœur de dix-huit ans.

Ayant ainsi parlé, la belle orgueilleuse s'épanouit d'aise en voyant l'effet que ce discours produisait parmi les papillons.

En effet, ce langage les attrista, et l'un d'eux, prenant la parole, lui dit :

— Comment, petite ambitieuse, vous rêvez un bonheur loin du rosier qui vous a vu naître! vous avez tort, sans doute, car je sais, par un vieux de mes amis, qu'il est toujours plus sage de rester dans la position où Dieu nous a placés.

Quand on veut en sortir, on ne trouve bien souvent que mécompte et déception.

Croyez-moi, ma belle amie, vous regretterez plus d'une fois nos entretiens au soleil et votre doux repos sur votre lit de frais feuillage.

Cependant, si c'est votre destinée, que votre destinée s'accomplisse.

Mais avant de nous séparer pour toujours, ma

bien-aimée, ne fuyez pas les derniers baisers d'un ami qui vous aime et vous regrettera toute sa vie.

Celui qui parlait ainsi était le beau de la contrée, c'était un papillon aux ailes de gaze toutes pailletées d'or, d'émeraude, et la fleur allait peut-être céder à ses instances, quand une main furtive, une belle main de jeune homme, celle de Gaston, vint s'abattre sur le rosier.

Le papillon s'enfuit épouvanté et alla conter sa détresse à ses frères.

Quant à la rose, sa tige bientôt cria sous les doigts qui la brisaient, et elle se trouva toute frissonnante dans les mains du jeune homme.

Car n'éprouvons-nous pas toujours une certaine sensation lorsque nous changeons de destinée ; nous savons ce que nous sommes, mais savons-nous bien ce que nous deviendrons?

Gaston en ôta soigneusement les épines ; si la rose en ressentit quelques douleurs, ce ne fut pas non plus pour le ravisseur sans quelques légères blessures.

Puis il passa sous un berceau de chèvre-feuille en fleurs, et tira de son sein un petit billet d'un papier très-fin qu'il cacha soigneusement dans la corolle, n'en laissant dépasser qu'un petit point blanc, si petit qu'il eût fallu l'œil clairvoyant d'une amante pour le découvrir.

On eût dit une blanche et mignonne fleur de poirier apportée là par le vent.

Il regarda ensuite par les éclaircies du feuillage, et il vit venir sa cousine accompagnée de sa tante.

Le jeune homme alors sortit de sa cachette parfumée, alla au devant des dames et offrit la rose à Claire, dont les joues se couvrirent d'un incarnat qui fit pâlir celui de la fleur qu'on lui offrait.

On se promena encore quelque temps dans le jardin, mais la jeune fille devina plutôt qu'elle ne vit le billet que recélait la rose.

Elle prétexta une migraine, et, légère comme une gazelle, elle courut à sa chambre.

Du bout de ses ongles transparents, elle tira du calice la bienheureuse missive et la lut dans quelques instants.

Ensuite, radieuse de bonheur, elle regarda la jolie messagère qu'elle tenait encore à la main, et, par un élan de reconnaissance, elle la porta à sa bouche : on eût dit deux fleurs qui se rencontraient. Puis, insouciante de cette fleur, ne s'occupant plus que du billet, elle la jeta machinalement sur le marbre de la cheminée.

La rose fut un peu désappointée, elle s'attendait à quelque chose de mieux.

Cependant elle ne se désespéra pas, elle était si fraîche et si gentille qu'on allait bien certainement s'occuper d'elle.

La jeune fille fit encore quelques tours dans sa chambre, puis elle mit son chapeau et son mantelet, et sortit accompagnée de sa gouvernante.

Elle passa chez une pauvre femme, mère de

six enfants, chez laquelle elle laissa une plus large aumône que de coutume.

Lorsque nous sommes heureux, nous voudrions que tout le monde le fût.

Pendant ce temps-là, la rose s'ennuyait bien sur le marbre de la cheminée, elle commençait même à souffrir horriblement ; elle maudissait le petit billet, cause de son abandon, et était bien près de maudire aussi l'oublieuse jeune fille, oublieuse au point de la laisser sur cette cheminée où elle risquait de perdre sa fraîcheur.

Elle désirait avec ardeur son prompt retour, pour qu'elle lui donnât les soins qu'elle réclamait, c'est-à-dire un peu d'eau pour entretenir sa beauté.

La pauvre fleur comptait les minutes, et elle eut un tressaillement de bonheur, lorsqu'elle entendit les pas légers de Claire sur les marches de l'escalier. On allait donc enfin s'occuper d'elle.

Mais elle se trompait, on n'y fit pas même attention.

C'est en vain qu'elle étalait ses plus brillantes couleurs, qu'elle exhalait son parfum le plus suave, la jeune fille n'y pensait plus.

Des roses, elle en avait déjà tant vu, et elle n'en manquerait pas tout l'été, tandis qu'une lettre d'amour était pour elle un plaisir nouveau.

C'était la première qu'elle recevait, et elle s'occupait toujours de la relire.

La rose était indignée et ne comprenait pas qu'on pût lui préférer, elle si belle, un petit chiffon de papier qui ne lui paraissait nullement joli.

— Maudit petit billet! se disait-elle, si j'avais pu prévoir ce qui arrive, je n'aurais pas mis

tant de complaisance à te cacher dans mon calice.

Les heures s'écoulaient, avec la soirée vint la fraîcheur, et l'on alluma un feu de sarment dans l'âtre, ce qui ne contribua pas peu au malaise de la rose.

A la lueur de sa bougie, Claire relisait encore le billet lorsque des pas se firent entendre dans l'escalier.

La jolie liseuse ne les entendit pas, tout entière qu'elle était à sa lecture et à ses pensées.

On ouvrit la porte : saisie de crainte à l'idée d'être surprise, et par un mouvement plus prompt que la pensée, elle jeta la lettre au feu.

C'était son père qui entrait.

Claire, dans sa préoccupation, avait oublié d'aller lui donner le baiser du soir.

M. de Beauménil avait vu le mouvement de sa fille, mais quand il regarda, il ne restait plus du billet qu'un léger tissu noirci qui voltigeait dans l'âtre.

Il lui demanda ce qu'elle jetait si précipitam-

ment au feu lorsqu'il entrait; mais la rusée jeune fille lui répondit aussitôt, qu'ayant voulu mettre ses papillotes, elle avait pris un mauvais papier qui déchirait et refusait d'emprisonner ses cheveux, et que par un mouvement de dépit elle l'avait jeté dans la flamme.

Et de ses jolis doigts, elle pressait avec reconnaissance la boucle soyeuse qui la tirait d'embarras.

M. de Beauménil, satisfait de la réponse, baisa au front sa fille, en effleurant la boucle perfide, lui reprocha doucement son oubli et se retira.

La rose éprouva une joie bien vive lorsqu'elle vit l'action de la jeune fille; la lettre n'existait plus, on allait probablement lui rendre quelques soins.

Eh bien non, elle se trompait encore : Claire, plus préoccupée que jamais, les yeux fixés sur le foyer, semblait lui redemander les caractères qu'il avait consumés, et cherchait dans sa mémoire le contenu du billet.

La soirée s'avançait, la jeune fille s'agenouilla au pied de son lit et fit sa prière du soir.

Elle ajouta aussi une autre prière mentale, et demanda à Dieu son union avec son cousin. Et il paraît que Dieu lui répondit dans son cœur selon son désir, car elle se releva confiante et heureuse.

Puis, vive et légère, le cœur joyeux, chantant la romance nouvelle de son album, elle passa pudiquement derrière ses blancs rideaux pour faire sa toilette de nuit.

Comme une fauvette qui chante, en regagnant son nid, dans un buisson d'aubépine en fleurs.

IV

Bientôt on n'entendit plus dans la chambre que la respiration douce et égale de la jolie dormeuse.

Mais qui pourrait dépeindre les angoisses de la rose ! comme son cœur se serrait ! Etait-elle donc condamnée à se flétrir et à mourir sur ce marbre ?

Sa corolle, naguère si ronde et si ferme, s'amollissait, ses feuilles s'affaissaient sur elles-mêmes, la rose était déjà bien changée.

Et qu'avait-elle fait pour être ainsi malheu-

reuse? Elle avait donc été un peu fière de sa beauté, et désireuse de la montrer à une jeune fille qui n'y faisait même pas attention.

Oh! comme elle lui en voulait à cette belle jeune fille qui dormait, fraîche et souriante, bercée par un doux rêve sous la neige de ses rideaux.

Il lui en aurait si peu coûté pour la rendre heureuse!

Et comme elle regrettait, la pauvre fleur, le temps où elle n'était encore que bouton de rose, et qu'elle se pressait sur la branche verte, près de sa mère chérie, en compagnie de ses sœurs!

Maudite petite fée des roses, disait-elle, comme tu m'as trompée!

A cette heure je serais si heureuse, je verrais le ciel ouvrir son riche écrin et montrer sa belle parure du soir.

Je boirais à longs traits cette délicieuse rosée que Dieu nous envoyait chaque nuit.

J'entendrais aussi la note douce et harmonieuse du rossignol qui chante à minuit.

Et ce petit tapageur de grillon qui nous étourdissait de sa voix aigre et de sa vieille chanson, et dont nous nous moquions tant ma sœur et moi, avec quel plaisir ce soir je l'entendrais!

Avec quel plaisir aussi je verrais le petit lampyre (1) allumer son flambeau dans l'herbe!

Et de tout ce bonheur qu'elle avait autrefois goûté et de celui qu'elle avait rêvé, que lui restait-il?

Elle gisait pâle et triste sur le marbre d'une cheminée, au pied d'un petit magot qui semblait insulter à son malheur, en lui faisant les contorsions les plus drôles, les grimaces les plus bouffonnes.

Elle fût restée sur sa tige qu'elle n'eût vécu qu'un jour peut-être, mais du moins elle aurait vécu, et elle aurait vu, comme sa mère, ses feuilles tomber une à une et joncher le sol.

La rose pensa aussi au papillon qui lui disait de si jolies choses lorsque la main d'un jeune

(1) Ver luisant.

homme était venue les séparer, et son cœur se brisait à ce souvenir.

. . . .

. . . .

Et la jeune fille dormait toujours paisiblement sous des flots de mousseline, poursuivant son rêve d'amour.

. . . .

. . . .

Le lendemain matin, une servante vint faire la chambre de mademoiselle de Beauménil.

En rangeant sur la cheminée, elle vit la fleur, elle en aspira le parfum et la jeta par la fenêtre.

Au bas de cette fenêtre, un charmant petit épagneul aux longues soies blanches, à la tête fine et intelligente, d'humeur joyeuse, et duquel tout ce qui s'agitait un peu agaçait les jeux et excitait la gaieté, vit cette rose tournoyer dans l'air et retomber sur le sol.

Cela lui plut.

Il s'élança sur cet objet qui se mouvait si gentiment et l'invitait à jouer, il jeta brusquement

ses pattes fines et déliées sur cette pauvre fleur qui trembla de tous ses membres, et allongeant son museau fin et rose, il la prit entre deux petits crocs blancs comme de l'ivoire, et, toujours en sautillant et gambadant, il la porta ainsi, non sans la meurtrir un peu, à l'ombre d'un buis, au bas du rosier où la fleur était née.

L'ayant déposée là, il la regarda encore en agitant sa queue, dont les longues soies blanches luisaient au soleil et ressemblaient à de fins tissus de verre ; il attendit d'un petit air mutin et délibéré quelques nouvelles agaceries pour riposter à l'attaque et recommencer les jeux. Mais quand il vit cette pauvre rose qui paraissait triste et ne lui disait plus rien, il l'abandonna pour s'élancer après des feuilles qui couraient en se poursuivant, poussées par le vent, sur le sable de l'allée.

Bien que la rose eût éprouvé une vive douleur sous la dent de l'épagneul, elle se sentait néanmoins reconnaissante de ce qu'il l'eût apportée là, à l'abri des rayons brûlants du soleil ; et plus

encore, qu'il l'eût délivrée du supplice ignominieux d'être foulée aux pieds par les promeneurs.

Elle le remerciait donc dans son âme, sans songer qu'une honte plus grande encore l'attendait peut-être à l'ombre de ce buis, tout près du rosier où, la veille, elle avait été proclamée la plus belle.

En effet, les papillons vinrent faire leur cour aux habitants du parterre, quelques-uns l'aperçurent et s'en moquèrent.

Mais l'humiliation de la rose fut à son comble, quand le plus joli, son amant préféré la veille, vint à son tour et la reconnut. Il ne la ménagea pas, le joli papillon, il s'en moqua plus que les autres, il s'en donnait à cœur-joie.

Oh ! comme elle souffrait, la pauvre délaissée, regrettant bien, elle qui ne pouvait se mouvoir, que le jeune épagneul ne l'eût pas cachée plus avant dans le buis.

Il raillait, le charmant insecte, sans pitié pour cette pauvre rose qui se mourait à ses pieds.

Est-ce bien vous que je vois ? lui dit-il. Mon Dieu, que vous êtes pâle ! que vous est-il donc arrivé ? La chambre de la jeune fille ne me paraît pas avoir été favorable à votre beauté, ou l'eau limpide qui devait baigner votre joli pied vert a-t-elle fait défaut dans le vase du Japon ? Et puis, ma belle dédaigneuse, pourquoi venez-vous mourir ici ? avez-vous aussi dédaigné pour tombeau le corsage de dix-huit ans ?

La rose, brisée de douleur, écrasée de honte, essaya d'élever la voix.

— Cher papillon, lui dit-elle, cesse tes cruelles railleries, viens plutôt te poser sur moi, peut-être retrouverai-je sous ton aile caressante cette beauté qui te charmait hier.

La rose, affolée de douleur, ne savait trop ce qu'elle disait.

Peut-être aussi désirait-elle avant de mourir connaître ce bonheur qu'elle avait dédaigné la veille. Mais le papillon l'interrompit par un rire frais et argentin.

— Vous avez perdu l'esprit, ma mie, dit-il;

me prenez-vous pour une chenille pour ramper si bas? Puisque le ciel m'a donné des ailes, vous trouverez bon que j'en profite pour m'élever un peu plus haut.

Et le papillon, agitant ses ailes charmantes, voltigea quelques instants au-dessus du rosier, et se posa sur la plus belle rose.

Et la gracieuse fleur, enivrée de plaisir et d'orgueil, se penchait sournoisement en dehors de la plate-bande, et regardait d'un air dédaigneux et triomphant cette rivale préférée la veille, qui maintenant était pâle et abattue à ses pieds.

V

Ce même jour, la gentille Marie de Beauménil, sœur de Claire, blonde enfant de six ans, faisait la chasse aux papillons.

Elle poursuivait depuis quelques instants le plus joli sans pouvoir l'atteindre.

Le voyant s'arrêter sur cette fleur, elle arriva sur la pointe du pied, et, retenant son souffle, les narines dilatées, l'œil brillant de malice, ells avança doucement une petite main fine et blanche.

Le malin papillon, tout entier au plaisir d'hu-

milier sa compagne, avait oublié la poursuite de la gentille chasseresse. De l'aigrette qui ornait sa tête, il semblait encore narguer la rose mourante, quand il fut pincé par les plus jolis doigts du monde et au milieu de l'éclat de rire le plus moqueur.

L'insecte se sentant ainsi pris n'eut pas une goutte de sang dans les veines, les doigts mignons et rosés de l'enfant furent pour lui des serres effrayantes.

Et la jeune fille, fière de sa conquête, courut la montrer à sa tante et à sa sœur qui se promenaient sous la charmille.

Les dames admirèrent la beauté de l'insecte.

— Donne-le moi, Marie, dit la tante, vieille demoiselle qui faisait une collection de papillons.

Elle apprêtait déjà l'arme fatale : c'était une longue aiguille d'acier qui étincelait au soleil; le pauvre papillon crut à son heure dernière et recommanda son âme à Dieu.

Mais Marie, dont le cœur était aussi bon que

sa petite figure était gentille, intercéda pour son prisonnier, et sa vie fut sauvée.

Elle courut à sa chambrette, et, par un caprice d'enfant, elle l'enferma dans une boîte.

Le papillon, sortant du grand jour, se trouva tout à coup dans une obscurité profonde et fut bien inquiet de son avenir.

Où était-il ? que voulait-on faire de lui ?

Il essaya de s'élancer dans l'espace, mais il rencontra des murailles qui le repoussèrent rudement, ensuite il manquait d'air et se sentait mal à l'aise. Evitait-il un supplice pour retomber dans un autre ?

L'enfant, en l'enfermant ainsi, n'avait pas prévu qu'elle le ferait souffrir, elle prétendait au contraire lui conserver la vie en lui donnant des roses.

Elle courut donc au jardin et se disposait déjà à en cueillir une au rosier où elle venait de prendre le papillon, lorsque sa sœur à son tour intercéda pour la fleur.

— Je t'en prie, Marie, dit-elle, ne cueille pas cette rose, ce serait dommage.

— C'est pour mon papillon, dit l'enfant.

— Eh bien, chère petite, prends celle qui est au bas du buis, elle sera très-bonne pour lui.

L'enfant obéit en faisant une moue charmante, et, légère comme une jeune biche, elle courut la porter à son prisonnier.

Lorsqu'elle ouvrit la boîte, le papillon respira, il crut à sa délivrance, et agitait déjà ses ailes pour prendre son essor; mais la malicieuse enfant, voyant son mouvement, lui jeta bien vite la fleur et s'empressa de refermer la prison.

La rose ne se plaignit pas, hélas! que lui importait d'être là ou ailleurs !

Après tant de souffrances n'était-elle pas à peu près insensible à tout?

Lorsqu'elle fut un peu habituée à l'obscurité du cachot, elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule et reconnut son railleur.

Quant à celui-ci, il avait bien vu qu'il lui ar-

rivait une rose, mais il ne l'avait pas reconnue, et par un instinct de conservation il courut se réfugier près d'elle, pour chercher au fond de sa corolle ce doux nectar qui devait lui rendre la vie.

Mais la fleur, qui ne s'attendait pas à cette bonne fortune, se prit à rire à son tour, et dit au papillon :

— Eh quoi ! c'est vous, mon bel aérien, que venez-vous faire près de moi, je vous prie ? avez-vous perdu l'esprit, ou êtes-vous devenu chenille que vous rampez si bas ?

Tenez, mon pauvre ami, un moment de douleur vous fait perdre la tête, et vous êtes comme cet étourdi de hanneton d'hier, qui donne dans tout ce qu'il rencontre sans se rendre compte de ce qu'il fait.

Il faut, mon cher, savoir supporter son mal. Maintenant tâchez aussi, si vous pouvez, d'aller vous reposer sur d'autres fleurs; pour moi, je n'ai point le don de charmer vos ennuis.

A ce langage le papillon reconnut son ennemie.

Cette découverte excita son dépit et ranima son courage.

Il redoubla d'efforts pour sortir de sa prison, et de ses faibles ailes il cherchait à soulever le couvercle de la boîte.

Mais sa compagne reprit sans s'émouvoir :

— Mon joli papillon, vous me paraissez bien tapageur, faites en sorte de modérer vos transports; croyez-moi, vous gagnerez davantage à vous tenir tranquille, et si vous ne suivez mon conseil il vous en arrivera malheur.

Car si la rose est fragile, le papillon ne l'est pas moins, et si vous vous trémoussez ainsi, si vous allez vous heurter à tout, l'or et l'émeraude qui embellissent vos ailes vont bientôt aller embellir les murailles de notre cachot.

Mais le papillon, haletant et épuisé, n'entendait plus, il venait de tomber privé de sentiment auprès de la rose.

A ce moment la gentille petite geôlière vint visiter son prisonnier.

Hélas! le pauvre captif ne donnait plus aucun signe de vie.

— Mon Dieu ! s'écria Marie, mon papillon est mort.

— Eh bien, mon enfant, dit la tante, donne-le moi, puisqu'il est mort, il ne sentira plus de mal.

L'arme fut encore tirée de l'étui, cette fois le papillon ne la vit pas.

La terrible aiguille allait lui percer le cœur ; mais la vieille demoiselle s'arrêta pour l'examiner de nouveau.

Cependant le pauvre prisonnier n'était pas mort, il n'était qu'évanoui. La pointe de l'aiguille en l'atteignant lui fit éprouver une légère douleur qui le rappela à la vie.

Alors il entendit une petite voix bien moqueuse qui partait de la boîte. C'était la rose qui lui disait :

— Eh bien! cher papillon, comment allez-

vous? Et puis je vous avais bien dit de faire attention à vous, la captivité n'a pas été salutaire à votre beauté. Dieu! que vous êtes changé!

En effet, cette poussière d'or et d'émeraude qui embellissait ses ailes avait disparu.

Etait-ce Marie en le touchant, était-ce lui-même en se débattant, toujours est-il qu'il avait perdu son éclat.

La tante, nous l'avons dit, s'était arrêtée pour le regarder de plus près, et il paraît qu'elle s'aperçut de la métamorphose.

— Ce papillon n'est pas beau, dit-elle, il m'avait semblé plus joli; tiens, mon enfant, continua-t-elle en s'adressant à Marie, le voici. Mais si tu veux qu'il vive, il lui faut l'air et la liberté, le papillon ne peut vivre sans cela.

Marie comprit, elle regarda d'un air rêveur ce pauvre insecte si brillant et si beau quelques instants auparavant sur l'une des fleurs du jardin, et qui maintenant était pâle et flétri.

Elle courut le porter sur le rosier où elle l'a-

vait trouvé, mais ce fut en vain, le papillon avait trop souffert, il tomba pour ne plus se relever.

Il n'eut pas même l'honneur du cabinet de la tante.

Quant à la rose, restée seule au fond de la boîte, elle songeait à ses infortunes et n'espérait plus de bonheur.

A ce moment, Claire de Beauménil regardant cette boîte, prit machinalement la fleur, et un souvenir lui revenant tout à coup, elle la reconnut pour être celle qui la veille lui avait apporté tant de bonheur.

Regrettant sa négligence, elle s'empressa de lui donner ses soins.

La fleur se ranima, et la jeune fille, qui excellait dans de charmants ouvrages de femme et désirait conserver ce souvenir de son cousin, prit un fin tissu, et les yeux fixés sur elle, elle se mit à l'ouvrage.

Bientôt la rose vit renaître, pour ne plus se flétrir, sa fraîcheur et sa beauté sous les jolis

doigts de Claire. Puis elle s'affaissa de nouveau et mourut heureuse.

. . . .

Et le hanneton, qu'était-il devenu ?

Comme nous l'avons vu, il s'était réfugié dans un pied de primevère, et là, bien caché sous des feuilles, il se prit à réfléchir.

Le pauvre hanneton était bien malade, car il n'avait plus que quelques heures à vivre.

Et quand on est malade, on a toujours l'humeur plus rancunière.

Quoiqu'il n'eût pas bien compris les démonstrations des papillons, il se sentait néanmoins blessé et résolut de s'en venger.

Il jura haine éternelle aux roses et aux papillons, et voulut leur destruction.

Vers le soir, sentant sa fin approcher, il se traîna péniblement jusqu'au pied du rosier, il y creusa sa fosse, y déposa sa larve et mourut satisfait, comptant sur sa progéniture pour le soin de le venger.

. . . .

. . . .

L'année suivante, un jeune homme et une jeune femme, appuyés doucement sur le bras l'un de l'autre, se promenaient dans l'allée du jardin.

C'étaient M. et Mme de Mauléhon, mariés depuis quelques mois.

Ils s'arrêtèrent près du rosier qui avait un peu contribué à leur bonheur.

Mais l'arbuste était bien changé, les papillons ne venaient plus le visiter, il ne donnait plus de fleurs, et les feuilles commençaient à jaunir.

La jeune femme le fit remarquer au jardinier. On le déplanta, et l'on découvrit un gros ver qui rongeait ses racines.

C'était le fils du hanneton.

Le ver, comme on le pense, fut jugé et condamné à mort à l'unanimité. Il eut pour instrument de supplice le gros sabot du jardinier, qui l'écrasa sans pitié.

On replanta le rosier, on lui donna des soins et il revint à la vie.

Il eut encore de belles roses dont Mme de Mauléhon se fit plus d'un bouquet qu'elle n'oublia plus sur le marbre de sa cheminée.

FIN DES MALHEURS D'UNE ROSE ET LA MORT D'UN PAPILLON.

LES

AVENTURES D'UN CAMELLIA

ET D'UN VOLUBILIS

I

Par un beau jour de septembre, un jeune homme et une jeune fille, presque enfants tous deux, car l'un n'avait pas dix-sept ans et l'autre à peine quinze (on attendait qu'ils eussent l'âge pour les marier ensemble), prenaient leur récréation dans le jardin d'une maison de fort belle

apparence, celle des parents de la jeune personne.

Ils se promenaient dans les allées sinueuses, allant d'une fleur à une autre comme de gais papillons, dont ils avaient toute la grâce et la gentillesse.

Ils riaient et folâtraient, mêlant les éclats joyeux de leur voix fraîche à la voix des oiseaux.

Tenez, Gustave, dit Marguerite à son fiancé encore imberbe, venez donc voir la jolie petite fleur bleue, comme elle est veloutée ; qu'est-ce que c'est que cette fleur-là ?

— Voyons, dit Gustave, en accourant auprès de sa jeune et gentille fiancée, et se penchant sur la plate-bande ; comment! vous trouvez cette fleur-là jolie, Marguerite? elle n'est pas, toutefois, bien précieuse: c'est tout simplement une bourrache, mais sa feuille est utile en médecine.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela fait que ce soit une bourrache ? elle n'en est pas moins jolie et mignonne.

— Ah ! oui, mignonne, fit Gustave en badi-

nant; touchez-la donc, chère petite amie, et vous verrez qu'elle n'est pas si douce que vous le croyez.

Marguerite fit ce que le jeune homme lui disait : elle avança ses doigts fins et blancs pour effleurer la plante, mais elle les retira aussitôt, se sentant piquée par la feuille rugueuse de la bourrache.

— Oh ! oh ! fit-elle, est-elle sournoise, cette petite fleur! elle est comme quelques personnes de notre connaissance, elle paraît mignonne et elle ne l'est pas, car elle pique.

—Baissez-vous un peu, Marguerite, dit encore Gustave, vous allez voir la petite pointe noire qu'elle porte en-dessous de sa fleur.

—Mon cher Gustave, dit alors Marguerite, laissons la bourrache avec sa malice et ses petites pointes noires ; courez après moi, cela vaudra mieux; je vous défie de m'attraper.

Et les deux jeunes gens prirent leur course, et furent bientôt à une autre partie du jardin.

Une bourrache, en effet, était dans ce par-

terre. Aussi semblait-elle très-fière et très-glorieuse de se trouver là, en compagnie de belles fleurs, elle qu'on n'y voyait jamais.

Elle paraissait même comploter de noirs projets pour tous les dédains qu'on lui témoignait.

Baissant sournoisement sa jolie tête bleue, elle dirigeait ses pointes et ses noirceurs vers un pauvre volubilis qui courait comme une âme en peine sur la plate-bande, cherchant une plante à laquelle il pût s'attacher.

Il ne rencontrait que des fleurs petites et frêles, qui ne lui offraient aucune sécurité comme garantie pour son avenir.

La veille, cependant, il s'était attaché à une pensée toute mignonne et toute gracieuse, qui lui disait de jolies choses ; mais il l'étreignit si fortement que le pauvre volubilis étouffa sa pensée.

Il la regretta beaucoup et chercha une autre plante.

Quelque temps auparavant, cette petite fleur avait aussi aimé un beau lis.

Elle s'était avancée vers lui et l'avait enlacé bien timidement ; mais soit que sa tige fût trop faible, soit qu'elle eût quelque crainte, elle n'osa pas grandir.

Le lis ne l'aperçut même pas.

Il lançait vers le ciel ses flammes blanches et pures et ses étamines dorées, et ne s'enflammait nullement pour la pauvre petite, qui s'attachait à lui, l'étreignant avec toute la tendresse dont elle était capable.

Elle aimait donc en silence ; mais que lui importait, pourvu qu'elle aimât !

Puis, la saison des lis étant passée, on coupa les tiges desséchées, et le volubilis resta seul sur la terre, seul dans le monde parfumé !

Il avait bien essayé d'embrasser la bourrache, qu'il avait rencontrée sur son passage.

Mais la méchante, avec sa feuille dure et rude, l'avait fait fuir.

Il s'éloignait à grands pas de son ennemie, et se trouva bientôt auprès d'un beau soleil.

Il brillait à ses pieds comme une étincelle

tombée de sa corolle. Puis il grimpa près de sa tige, l'enlaça et grandit à vue d'œil.

Le soleil l'aperçut.

Il pencha vers lui sa belle tête dorée et lui sourit avec bonté.

— Mon doux soleil aimé, lui dit le volubilis, je t'en prie, protége-moi dans ce parterre, défends-moi contre les traits de cette méchante bourrache, qui paraît m'en vouloir et me poursuit de son inimitié.

— Ne crains rien, cher petit, lui répondit le soleil ; vois-tu, là-bas, le père Guillaume qui vient de ce côté armé de sa bêche.

Il va bientôt te délivrer de ton ennemie et la punir de sa méchanceté.

En effet, Guillaume arrivait à petits pas et à grands coups de bêche sur la plate-bande, quand, sur ces entrefaites, vint aussi une dame en cheveux blancs, la dame du logis.

Elle ordonna à Guillaume de laisser la bourrache, voulant, disait-elle, en conserver pour faire du thé à la Raspail.

Le volubilis fut vivement contrarié.

— Maudite soit la dame, disait-il, qui veut du thé à la Raspail, et maudit soit le Raspail qui a inventé le thé à la bourrache !

Et la pauvre fleur se serra plus étroitement contre son ami.

II

Ce jour-là, Félix et Marie, deux enfants, frère et sœur de Marguerite, jouaient dans le jardin.

Ils virent le soleil, dont la fleur étincelante, fraîchement ouverte, charmait et égayait la vue.

— Oh! le beau soleil! s'écria Félix, qui l'aperçut le premier; je le veux...

Sa sœur aussi le trouvait joli et le désirait en sa possession.

Félix, cependant, ne voulut pas lui céder sur ce point.

— Ce soleil sera pour moi, fit-il, et je vais le cueillir.

Il essaya ; mais ses doigts étaient faibles et la tige de la plante robuste. Néanmoins, avec de la persistance et en se donnant un peu de mal, il en fût propablement venu à bout.

Mais M. Félix n'avait jamais fait preuve d'une grande patience, et n'aimait pas à se donner de mal.

Or, quand il vit que le soleil ne lui tombait pas seul dans la main, il regarda autour de lui et avisa le jardinier qui travaillait à quelques pas de là.

—J'aperçois là-bas Guillaume, dit-il à sa sœur, je vais lui dire qu'il vienne me le cueillir.

Félix courut donc au jardinier, occupé dans le moment à relever une petite sauge fraîche et veloutée, éclatante et vermeille, que le vent de la nuit avait renversée sur la corolle ondée d'un jeune et beau dahlia.

Ce dahlia, dont la blancheur pure témoignait de la candeur de son âme, loin d'être fâché de ce qui lui arrivait, semblait au contraire remercier Borée de lui envoyer cette perle précieuse qui

brillait sur ses feuilles et l'embellissait d'une nouvelle parure.

La petite sauge, de son côté, ne paraissait pas non plus fâchée de cette espièglerie de Borée.

La jolie nonchalante, au contraire, semblait beaucoup se plaire sur ce petit lit de repos frais et blanc.

S'épanouissant sur le cœur du beau dahlia, elle se câlinait et se dorlotait avec toute la mutinerie d'une enfant gâtée.

Elle se laissait adorer avec la coquetterie, et aussi tout l'aplomb et le petit despotisme d'une jolie femme qui, confiante en sa beauté, ne doute nullement du pouvoir de ses charmes, persuadée qu'elle est de plaire et d'être aimée!

Le dahlia, balancé mollement par le vent, berçait avec toute la tendresse et la sollicitude d'une mère pour son enfant la gentille indolente, reposant fraîche et souriante, et qui brillait dans son calice comme un colibri dans son nid de blanc duvet, comme un rubis dans son écrin de satin blanc!

Il avait une foule de procédés charmants pour cette amie fine et coquette, pour cette petite sybarite si douce et si jolie, qui s'etait endormie tout mignonnement sur son sein, et dont la pose mutine et gracieuse le ravissait, le transportait dans un monde de délices inconnues.

Le jardinier, sans égard pour cette tendresse de deux plantes, sans même remarquer le tableau qui s'offrait à ses yeux, reprit la fleur sur le sein du dahlia et voulut la réunir à ses compagnes.

La sauge, outrée de cette audace, se releva écarlate, elle se dressa comme un petit lutin de feu devant l'impertinent, qui, l'enlevant brutalement, la réveillait de ses songes fleuris, de ses rêves de bonheur.

Elle ouvrait toute grande sa petite bouche de corail (1), et, cachant sa malice sous la mine la plus douce, sous les dehors les plus veloutés, elle

(1) On sait que la sauge a la forme de la gueule de loup, mais elle est beaucoup plus petite; celle-ci est rouge feu.

semblait lancer les épithètes les plus mordantes au jardinier.

Mais Guillaume n'en continuait pas moins sa besogne en ramenant au bercail la brebis égarée.

Il la rallia au frais bouquet où elle avait pris naissance, et cherchait à maintenir dans cette place la petite récalcitrante qui, regimbant encore sous ses doigts, s'obstinait à retomber sur son voisin le beau dahlia.

Guillaume, impatienté de cette désinvolture, prit un osier flexible. Il rassembla toutes les tiges en haut desquelles flottaient les petites fleurs rouges, semblables à de légers flocons de duvet détachés de l'aile éclatante de quelques oiseaux d'Amérique.

Et pour que le vent ne causât plus pareil désordre, il se mit en devoir de les lier toutes ensemble, au grand désespoir du pâle et joli dahlia et de la petite sauge fraîche et vermeille, qui s'entendaient à merveille et ne pouvaient plus de cette manière se visiter.

Guillaume était donc en train de lier le bouquet lorsque Félix vint le trouver.

L'enfant le pria instamment de venir cueillir le soleil; mais comme Félix était bien jeune, les serviteurs ne lui obéissaient pas exactement.

Il avait beau tourmenter le jardinier, le tirer par la manche, celui-ci, sourd à ses sollicitations et très-peu soucieux de ses petites gronderies d'enfant, continuait son travail et se contentait de répondre ces mots :

— Un instant, monsieur Félix, on y va tout à l'heure.

Mais Guillaume ne bougeaitpas.

Le soleil, du reste, ne s'ennuyait pas sur sa tige, il se trouvait heureux de sa position et ne demandait nullement à en changer.

Il avait même été très-inquet, lorsqu'il avait entendu parler qu'on allait le cueillir.

Toutefois, lorsque Félix, pour cet office, eut recours à Guillaume, le soleil en fleur, qui connaît son jardinier et s'est initié à son caractère et à ses habitudes, reprit espoir. Il savait bien que

Guillaume ne viendrait pas de sitôt le cueillir.

Il comptait donc passer encore quelques instants heureux près du volubilis.

Mais il avait compté sans Marie, qui était restée seule près de lui, le regardant de tous ses yeux, l'enviant et le désirant de tout son cœur.

— Ah! le nigaud de Félix, pensa-t-elle, qui s'en va pleurer au jardinier; c'est étonnant comme Guillaume va se dépêcher de venir lui donner le soleil!

Quoique Marie fût bien jeune, elle connaissait déjà cette maxime : Il ne faut pas attendre d'autrui ce qu'on peut se procurer soi-même.

Elle avait mis dans sa petite tête d'avoir le soleil.

Elle prit donc une bonne résolution, et, s'armant de tout son courage et s'aidant de ses doigts, elle parvint, après quelques efforts, à le cueillir, non sans que le volubilis y perdît quelques-unes de ses clochettes et qu'il reçût quelques bons petits coups d'ongles qui lui firent de profondes blessures.

Puis il retomba pâle et mutilé sur la plate-bande, murmurant contre la jeune fille qui lui enlevait ses amours.

Lorsque Marie eut fini, elle appela son frère.

— Tiens, Félix, dit-elle en élevant triomphalement dans sa main la fleur qu'elle venait de conquérir. A moi le beau soleil!

Félix, qui commençait à s'impatienter de la lenteur de Guillaume à satisfaire sa volonté, courut vers sa sœur.

Il chercha à lui enlever la plante, et parvint même à l'atteindre.

Mais comme Marie tenait bon de son côté, cela fit que les enfants se disputaient le soleil.

Je ne sais trop ce qu'il en serait advenu pour celui-ci, quand heureusement sortit d'un kiosque à demi-caché par des épaisseurs de feuillage, un beau vieillard qui, le front irrité, vint droit aux enfants.

— Qui donc a cueilli ce soleil? demanda-t-il à Félix et à Marie, qui restèrent embarrassés sous le regard sévère de leur grand-père ; c'était le

plus beau du parterre, et j'avais défendu qu'on le cueillît.

Le vieillard reprit la fleur des mains des enfants.

Puis il les condamna à rentrer immédiatement dans leur chambre et à n'en plus sortir de la journée.

Bien que le volubilis n'eût plus en sa possession le soleil, il n'aurait pas voulu non plus que Félix ou Marie le possédât.

Et la pauvre fleur, dans sa souffrance, éprouvait une certaine consolation en se trouvant un peu vengée par la punition qu'on infligeait aux petits ravisseurs de la plante qu'elle aimait.

Elle se sentait reconnaissante envers celui qui prenait sa défense et blâmait ce qu'elle blâmait, car nous aimons toujours qu'on nous approuve.

Nous aimons ceux qui prennent part à nos contrariétés et sympathisent avec nos idées.

Le vieillard emporta la fleur et disparut derrière les touffes de feuillage.

Et le volubilis resta seul sur la terre de la

plate-bande, pleurant son ami et le redemandant à tout le parterre.

— Tu demandes ton soleil ? lui dit un petit chrysanthème à l'esprit pointu, aux pétales fins et déliés, qui s'amusait de tout.

Il est remonté là-haut dans le beau ciel bleu.

Elle était si simple, cette petite fleur, qu'elle le crut et se mit à adorer de toute son âme le soleil qui brillait au ciel et la réchauffait de ses doux rayons.

Mais comme cela ne suffisait pas à sa nature aimante, elle chercha une autre plante.

III

Elle rencontra sur son passage une sensitive tremblante de crainte sur sa tige, et elle était si impressionnable, cette petite fleur, qu'elle frissonnait à toute approche, se repliant au moindre contact et fermant son cœur et son calice à tout le monde.

Le volubilis aurait bien voulu l'aimer ; mais la sensitive refusa son amitié.

— Laisse-moi, disait-elle, je n'aime que le soleil et la brise, tes chaînes m'effraient, tes liens me feraient mourir.

Quelques instants après, la petite sauvage fut bien punie de sa froideur.

Le jour tombait et la soirée étant fraîche, un ver de terre sortit de son obscure demeure et vint ramper autour d'elle.

La sensitive frissonna de dégoût au contact froid et humide de cette bête immonde.

Elle gémit sur ses infortunes, se plaignant aux fleurs ses voisines et appelant à son secours les papillons, qui restaient sourds à sa voix, bien que la pauvre petite se sentît mourir sous les étreintes glacées de cet habitant de l'autre monde.

Heureusement pour elle qu'un jeune coq au plumage ondoyant, à la démarche majestueuse, portant haut la tête, inclinant d'un petit air fendant et tapageur sa crête fraîche et vermeille sur l'oreille, sorti de la basse-cour on ne sait comment, vint à l'insu des gens de la maison se promener dans le parterre.

Il y venait pour chasser le ver de terre, ce mets

friand, ce gibier si recherché du coq et des poules et qui ne sort qu'à la brune.

Il parcourut la plate-bande, arriva sans bruit près de la sensitive et aperçut la bête insolente qui se pressait près d'elle.

Avançant doucement la tête, il l'enleva du bout de son bec, aux grands applaudissements du parterre qui prenait une part bien vive à la douleur de la sensitive et à la grande joie de celle-ci, qui fut ainsi délivrée de sa bête noire.

Le jeune coq, alléché par ce début, continua ses excursions.

Il se promena quelque temps sur la plate-bande, grattant la terre de ses ergots, brisant quelques pauvres petites plantes qui se trouvèrent malheureusement sur son passage.

Puis le beau chasseur, sans se vanter du dégât qu'il avait fait, sans se soucier des victimes qu'il laissait derrière lui, reprit le chemin de la basse-cour et rentra par son trou.

Quant au volubilis, il avait passé de côté près de la sensitive, et se promenait sur la plate-

bande, sympathisant avec toutes les plantes, leur demandant de l'amitié et invoquant tout le parterre.

Les fleurs s'intéressaient à lui, elles le trouvaient agréable et s'amusaient beaucoup de sa nature aimante.

— Ce pauvre petit liseron, disaient-elles, voyons, à qui va-t-il s'en prendre? qui cherche-t-il? — Qui donc va-t-il aimer?

— Voudrais-tu, par hasard, t'attacher à nous? lui demandaient les roses. Prends garde, mon ami, tu sais qu'il y a des épines.

— Est-ce que tu veux nous aimer? disaient aussi les marguerites, plus douces. Nous n'y mettons pas empêchement; mais vois-tu là-bas le père Guillaume? c'est lui qui ne te laissera pas faire! — Prends bien garde qu'il ne te voie. Le voilà précisément qui vient de ce côté.

C'était par un jour sombre et brumeux de novembre. Guillaume, en effet, arrivait les mains chargées d'une petite caisse neuve et fraîchement peinte en vert, qu'il posa en dedans de la

plate-bande, au bord du buis, et dans laquelle se tenait un bel arbuste.

Cet arbuste était un camellia, dont la fleur blanche et pure, venant de s'ouvrir, semblait éclairer comme d'un rayon l'endroit du parterre où on le posa.

Il trônait sur sa jolie caisse verte et dominait tout le parterre.

IV

Guillaume venait à peine de le placer, qu'il vit le volubilis se disposant à gripper une marguerite.

Il le fit remarquer à la maîtresse du logis.

— Voilà un liseron, dit-il, qui va étouffer toutes les plantes si on ne se dépêche de l'enlever.

La dame regarda le volubilis.

— C'est dommage, dit-elle, de détruire cette petite fleur, elle est fort gentille ! Eh ! mon Dieu, en a-t-elle de ces clochettes !

— Pardi, fit le jardinier, ces diantres de liserons, ça vient comme du chiendent.

— Ce n'est pas celui-ci, du moins, Guillaume, reprit la dame, car on en voit, au contraire, peu comme lui.

En effet, comme s'il eût eu divers pieds à ses racines, il produisait des clochettes de toutes les couleurs.

— Après tout, fit le jardinier, si Madame y tient tant, à ce petit liseron, on peut lui tendre une ficelle, il s'amusera à grimper dessus.

Le volubilis entendit.

— Une ficelle à moi, allons donc! dit-il indigné! Monsieur le jardinier, je ne veux point de vos ficelles, je ne les aime pas, et ne m'attacherai jamais à aucune ficelle.

Laissez-moi chercher moi-même ma plante et mes amours!

On lui en mit une pourtant.

Et la dame le prit dans ses doigts, le posa dessus, et, mettant toute la douceur et le conciliant possible dans ses paroles, elle lui dit :

— Allons, il faut tourner autour de cela, et t'y attacher. Parce que si tu fais l'entêtée, vois-tu

là-bas, le père Guillaume, c'est le croquemitaine des liserons, et si tu désobéis, il te tuera sans pitié, entends-tu, ma petite fleur mignonne?

Là-dessus, elle l'entortilla autour de la corde, lui désignant le chemin qu'il devait suivre, et s'éloigna.

Mais la dame n'eut pas plutôt tourné les talons, que la petite fleur mignonne lui fit la nique.

Elle glissa de dessus la ficelle, passa sournoisement derrière, fila le long du buis, non sans embrasser quelques branches au passage.

Et, se moquant de tous les jardiniers en général et du père Guillaume en particulier, se confiant au dieu qui protége les fleurs et au doux soleil qui les fait naître, elle arriva ainsi jusqu'au pied de la caisse. Elle grimpa et alla rendre hommage au bel arbuste, à l'astre du parterre.

Elle courba finement ses petites clochettes, et lui demanda sa protection.

Elle s'ouvrit à lui, se plaignit de son sort, et lui confia ses peines.

— Cher et gracieux camellia, lui dit-elle,

permets-moi de te rendre hommage et de solliciter de toi quelques grâces.

Je ne suis pas heureuse dans ce parterre.

Crois-tu, mon beau camellia, qu'on a l'audace de vouloir me faire aimer une ficelle ?

Une ficelle à moi, quelle horreur ! Les jardiniers de ce temps n'ont vraiment pas le sens commun, et les belles dames de ce lieu ne se font guère de raison de gouverner ainsi le volubilis.

Je vous assure qu'il m'est tout à fait impossible de faire ce qu'on m'ordonne. Je ne vois qu'ennui autour de cette grande ficelle tendue là-bas comme une amorce, comme un piége où je n'ai pas été me laisser prendre.

Le bon Dieu ne m'a pas mise au monde pour cette sorte d'attachement.

J'aime mieux toi, cher camellia, permets-moi de m'attacher à toi.

Les jours sont si sombres et les nuits si noires, laisse-moi m'abriter sous ton feuillage touffu. Tu me protégeras contre la froide bise de no-

vembre, contre les frimas qui annoncent cette saison.

Le volubilis ne savait pas qu'aux premiers froids qui se feraient sentir, on enlèverait le camellia du parterre pour le transporter dans une serre où une place lui était réservée.

Il continua :

— Qu'on doit être heureux près de toi, tu es si beau, cher camellia.

Que j'aime à voir, dans nos soirées obscures, ta fleur si blanche et si pure se détacher comme un léger flocon de neige sur ton feuillage foncé. Que ton âme doit être belle sous ton enveloppe si blanche ! tu dois être la fleur de la Vierge, tu dois être la fleur des anges qui sont au ciel.

J'aime à te contempler, comme j'aimais aux belles soirées d'été contempler l'étoile qui, dans la voûte azurée, brillait et me caressait de son regard de flamme.

Entends ma voix, daigne exaucer mes vœux, protége-moi dans ce parterre.

La fleur, ayant ainsi parlé, resta inclinée devant lui et attendit son sort.

Le camellia l'écouta avec bonté, il pencha vers elle sa belle tête pâle et lui sourit avec amour. Et, comme une houri de Mahomet, elle l'enlaça dans les replis de sa tendresse et de sa coquetterie.

Puis, elle monta et grandit si bien, qu'à la deuxième aurore sa clochette touchait presque la tête gracieuse du camellia, qui, agité par le vent, venait l'effleurer et semblait lui ravir un baiser. Les jours s'écoulaient vite ainsi.

Le camellia ne se trouvait pas trop malheureux sous les étreintes du volubilis.

Il commençait même à s'intéresser à cette petite plante, qui avait pour lui un attachement si profond, des sentiments si vrais, qui l'entourait de tant d'affection et lui jurait amour et fidélité.

Il s'entretint avec elle et lui parla des serres qu'il avait habitées, des fleurs élégantes qu'il y

avait connues, des arbrisseaux de choix qu'il y avait rencontrés.

Il discourait si finement, il avait des mots si doux, si poétiques, et disait de si jolies choses, que le volubilis charmé ouvrait tout grand son calice pour mieux entendre cette voix mélodieuse qui caressait son âme et l'enivrait d'un plaisir ineffable.

Le temps fuyait, car ils étaient heureux.

Mais comme tout bonheur n'est pas sans nuage, le camellia et le volubilis eurent aussi leur peine.

Le nuage qui se montra à l'horizon de leurs amours fut même un très-gros nuage; c'était le père Guillaume. Ils eussent mieux aimé l'orage du ciel.

Un jour qu'il regardait l'arbuste, il vit le volubilis attaché à lui.

— Ah! diable de liseron, s'écria-t-il, le v'là après le camellia!

Il fallait que le père Guillaume fût bien en colère, car il avait prononcé le mot *Diable*, et

jamais le père Guillaume, qui était très-pieux, ne prononçait ce mot que dans les grandes circonstances.

Aussi comprit-il de suite l'énormité de sa faute, et d'un air contrit et repentant il reprit :

— Ce coquin de liseron me fera damner, c'est sûr !

Avançant donc la main, il s'apprêtait déjà à briser le joli démon qui le faisait damner.

Mais une main plus fine et plus douce arrêta la sienne.

C'était celle de la dame aux cheveux blancs.

— N'en faites rien, Guillaume, dit cette dame, ce serait dommage ; il ne faut pas détruire ce que Dieu a fait.

Laissez cette fleur, elle ne nuira pas au camellia.

— Comment, Madame, elle ne lui nuira pas ! mais, si fait, elle lui nuira.

Après tout, si Madame veut faire mourir son camellia, comme Madame voudra, dit Guillaume de ce ton offensé d'un digne jardinier qui vient

de se voir méprisé dans ses connaissances de culture.

Et la petite clochette reconnaissante, effleurant les jolis doigts qui s'étaient avancés vers elle pour la protéger, semblait les baiser comme pour les remercier de lui avoir sauvé la vie.

— Cette dame a raison, dit le volubilis à son ami. Ne pense pas que je sois comme ces impertinents liserons qui fatiguent les plantes auxquelles il s'attachent.

Je ne m'attacherai à toi que tout juste ce qu'il faut pour t'aimer et te rendre heureux.

— En effet, à qui donc en a-t-il, ce Guillaume, disait de son côté le camellia ; je suis robuste et j'en supporterais bien d'autres.

— Un instant, seigneur camellia, interrompit son ami, ne vous passionnez pas tant pour les volubilis ; vous savez que c'est pour vous fruit défendu ; demandez plutôt à Guillaume.

Aussi bien vous n'êtes pas tant à plaindre.

Par mon caractère et mes couleurs variées,

j'offre en moi l'aspect de plusieurs fleurs, et vous voudrez bien, s'il vous plaît, vous contenter de moi seule.

Le camellia profita de la petite leçon et se résigna.

Du reste, il se sentit touché de cette tendresse, et finit même par aimer beaucoup cette petite plante si bizarre, si extraordinaire par sa nature exceptionnelle.

Simple comme une fleur des champs, elle était fine aussi parfois comme les fleurs les plus fières et les mieux cultivées.

C'est en vain qu'il eût voulu s'en défendre.

Il se sentait pris dans cette liane flexible, dans ces filets si fins de verdure, dans tous ces lacs d'amour.

Il lui eût été impossible de briser ces liens charmants, cette douce chaîne de fleurs.

Elle ondulait autour de lui, et l'embellissait en le parant de sa fraîche guirlande si diaprée, si chatoyante, qu'elle lui formait comme des anneaux de saphir, d'or et de rubis.

Elle avait pour lui des couleurs si fines, des tours si frais et si gracieux, des nuances si mignonnes, des mots si heureux, que le camellia fut subjugué.

Il subit cette douce étreinte, et resta sous le charme de cette petite enchanteresse qui l'aimait si bien et l'enchaînait si adroitement, comme s'il eût été sous le joug d'un petit serpent fascinateur tel que celui qui tenta Eve.

— Que j'aime aussi, lui disait-elle encore, lorsque ta belle corolle est balancée par le vent, et que tes feuilles suaves et pures viennent, en m'effleurant, me caresser comme les ailes de gaze blanches d'un joli papillon !

Car tu es tout pour moi dans ce monde.

Tu es mon appui sur cette terre, tu es la plante à laquelle je m'attache et sans laquelle je ne puis vivre.

Qu'il serait cruel celui qui tenterait aujourd'hui de nous séparer, car il me faudrait mourir !

Je ne puis vivre sans toi, je te suivrai, j'irai

avec toi dans cette serre que tu dois habiter, dans ce petit palais de fleurs dont tu m'as parlé et dont je me fais une si ravissante image.

— Pauvre petite, lui dit l'arbuste, c'est en vain que tu le voudrais, sans doute. Tes racines n'appartiennent-elles pas à cette plate-bande où tu es née !

Et puis, tu te fais illusion, car c'est loin d'être tout bonheur dans cette serre dont je t'ai parlé.

Il faut nous soumettre à bien des privations, et ces journées passées dans cette habitation d'hiver, sont loin de pouvoir être comparées à ces journées si gaies et si animées, si brillantes et si colorées de l'été dans ce parterre.

Si nous apercevons le soleil, nous le voyons bien pâle à travers le brouillard qui recouvre les vitres de notre maison.

Dans ce petit palais de fleurs, comme tu l'appelles, c'est en vain que tu chercherais ce charmant ruisseau aux détours si gracieux, aux reflets si transparents.

Tu n'entendrais plus le concert harmonieux

des oiseaux, ni cet autre petit concert si bruyant des insectes cachés dans l'herbe.

Dans cette serre, plus de brise, plus de rosée, partant plus de bonheur.

Et si ce n'était la dame aux cheveux blancs qui veille sur nous comme un ange gardien, si ce n'était le jardinier qui nous donne un peu d'eau et entretient une douce température dans cette habitation, nous serions bien malheureux.

— Tu parles de souffrance, interrompit doucement le volubilis; mais sais-tu bien ce que c'est que souffrir ?

Crois-tu donc que tout est bonheur aussi pour nous dans ce parterre, quand il nous faut rester l'hiver entier sous cette terre froide et glacée, dans cet état enfin qui n'est ni la vie ni la mort, jusqu'à ce que la chaude haleine du printemps et le doux soleil de mai viennent nous réveiller de ce sommeil léthargique et nous rendre à la vie.

Je te suivrai, mon beau camellia; si tu es

malheureux, je le serai avec toi; souffrir à deux est-ce donc souffrir?

J'allégerai le poids de tes peines, je charmerai tes ennuis.

Pendant que les deux fleurs s'entretenaient ainsi, elles ne s'étaient pas aperçues qu'une rose voisine, d'un incarnat très-vif, s'était penchée vers elles et les entendait :

— Mes chères amies, disait-elle en raillant à ses compagnes, savez-vous ce qu'est devenu le petit liseron, je gage que vous ne devinez pas? Il s'attache au camellia et parle d'entrer dans la serre avec lui!

Vite, servez les plus belles plantes au liseron et votez-lui une place dans la serre!

Ces mots et la manière dont ils furent dits donnèrent de l'humeur au volubilis.

— Un instant, ma belle rose, si grande sur votre tige et si haute en couleurs, dit-il en déroulant quelques-uns de ses anneaux et en dressant sur elle sa petite clochette éclatante qui dardait comme un œil de feu.

Ne faites pas tant la dédaigneuse du petit liseron. Car tout liseron que je sois, si simple et si mignon que je vous paraisse, il ne faut pas trop vous y fier, je ne me laisse pas piquer facilement.

Savez-vous que si je vous enlaçais dans mes anneaux...

— Je crois vraiment qu'il se fâche, interrompit la rose.

Ecoute, mon ami, vois-tu là-bas, dans la grande allée, ces dames qui se promènent ? si elles t'entendaient, elles riraient bien.

Elles diraient que tu es un petit serpent qui veux ronger la lime.

— Vous croyez ? lui repartit le volubilis. Ma foi, fit-il, j'ignore si dans votre monde les serpents rongent des limes ; mais ce que je sais bien, c'est que dans ce parterre il y a parfois des liserons qui rongent les plus belles plantes et les font pâlir.

— Il a de l'à-propos, ce petit liseron ! s'écria une reine-marguerite ; allons, je lui vote une place dans la serre !

V

Pendant qu'on s'entretenait ainsi, le volubilis n'avait pas perdu son temps.

Ayant jeté ses lianes sur la terre de la caisse, il prit racine au pied de l'arbuste, se résignant d'avance à la douleur qu'il lui faudrait éprouver lorsqu'on l'enlèverait de ce cette plate-bande, sa terre natale.

Il était temps, un froid vif se fit sentir et l'on parla de rentrer le camellia.

Le volubilis se serra plus étroitement contre son ami.

Guillaume enleva la caisse. Alors on entendit

ce léger cri que fait entendre la tige lorsqu'on la brise.

C'était le cri du volubilis, cri de douleur, sans doute, mais aussi cri d'amour, cri de bonheur, qui retentit au cœur du camellia et se perdit dans son feuillage.

Il entra dans la serre et prit place sur l'estrade parmi les beaux arbustes qui, s'élevant par degrés, formaient une montagne si brillante et si haute, qu'elle semblait celle de Thessalie, en haut de laquelle se trouvent les portes de l'Olympe.

La petite fleur fut tout aise de cette vie nouvelle.

Elle s'épanouit sous la douce température de la serre et se laissa vivre heureuse dans les bras du beau camellia.

Bien qu'elle fût simple, elle se faisait néanmoins remarquer par ses couleurs vives et éclatantes.

Mais un jour, jour fatal, deux jeunes gens se

promenaient dans le jardin et se dirigèrent vers la serre.

— Ecoute, mon cher Frédéric, disait l'un des deux à l'autre qui s'amusait à cueillir des fleurs sur son passage et à les effeuiller sans pitié, il paraît que tu as plus que jamais cette manie d'herboriser? C'est très-joli, sans doute, cependant tâche de t'en passer pour aujourd'hui ; ne va pas t'aviser d'herboriser dans la serre de ma tante, car tu te ferais d'elle une ennemie mortelle.

— Allons donc, Gustave, dit Frédéric, est-ce que maintenant je ne vais pas savoir me tenir dans une serre ! Sois donc tranquille sur les fleurs de ta tante.

En parlant ainsi, ils ouvrirent la porte et entrèrent dans l'habitation parfumée, laissant passer avec eux un filet d'air glacial qui fit frissonner les plantes sur leur tige.

Pendant quelques instants, ces messieurs causèrent de fleurs.

Ils discutèrent sur la nuance, sur la forme, sur

la structure de celle-ci, sur le parfum, sur la beauté de celle-là.

Puis, quand Gustave eut encore montré à son ami quelques plantes très-rares apportées par M. de Florvalle, son cousin, qui revenait depuis peu d'un pays éloigné, les deux jeunes gens s'entretinrent d'autres choses.

Ils parlèrent... ma foi! de quoi parlèrent-ils? de politique, des affaires, que sais-je! de toilette peut-être.

Ou de la soirée de la veille, de celle qui devait avoir lieu le lendemain.

De l'actrice célèbre, de la cantatrice en vogue, du succès de telle ou telle pièce... etc.

Enfin, que ce soit de cette manière ou d'une autre qu'ils discoururent, toujours est-il qu'ils arrivèrent près du camellia, et que Frédéric remarqua le volubilis qui se serrait bien timidement contre lui.

— Tiens, dit-il, un liseron dans cette serre, un liseron qui s'attache à un camellia ; voici du nouveau !

Frédéric avança la main. Alors un frémissement passa dans les feuilles de l'arbuste.

Puis, avec ce bruissement de feuillage, on entendit encore cet autre léger bruit, cet accent plaintif que fait entendre la tige lorsqu'on la brise, et la liane mignonne du liseron se trouva dans les doigts du jeune homme.

Celui-ci regarda les jolies clochettes de la fleur, puis, sans pitié pour elle, il déchira sa robe et brisa son calice pour étudier sa structure. Ensuite, sans plus s'occuper d'elle, il la jeta machinalement loin de lui.

La fleur alla tomber au hasard, à l'angle de la caisse.

La pauvre petite, toute palpitante de douleur, tournait encore sa clochette languissante vers son ami, et semblait lui envoyer son dernier regard en exhalant son dernier parfum.

Certes, lorsque Frédéric sortit de la serre conversant toujours avec son ami, il ne se doutait guère qu'il venait de faire un malheur.

Et pourtant il en avait fait un grand.

Le lendemain, le camellia s'inclina sur sa tige ; il se pencha tristement vers le volubilis à ses pieds, et semblait pleurer sur lui.

Soit que sa séve se fût mêlée à la sienne et qu'il ne pût vivre sans lui, soit aussi qu'il eût souffert du froid, toujours est-il que sa blancheur pure et suave se ternit ; le beau camellia allait bientôt mourir.

Le lendemain matin, la dame du logis, accompagnée de Guillaume, vint faire sa promenade quotidienne dans la serre.

Elle regarda sa fleur favorite et remarqua son affaissement.

— Mais voyez donc, Guillaume, dit-elle ; qu'a donc aujourd'hui mon camellia ? comme il paraît fatigué !

— Pardine, fit le jardinier, Madame a voulu abolument lui laisser le liseron ; je savais bien, moi, que cela le ferait mourir; il ne pouvait en être autrement.

Guillaume, sans aucun doute, regrettait l'arbuste. Cependant, au fond, il éprouvait une

certaine satisfaction de voir que ce qu'il avait prédit arrivait.

Car notre nature est ainsi faite ; nous aimons l'emporter, nous voulons toujours avoir raison, les jardiniers comme les autres.

— Mais non, Guillaume, interrompit la dame avec un peu d'humeur.

Avant-hier il était encore très-beau et bien portant, et le liseron ne lui faisait aucun tort.

C'est, au contraire, depuis qu'il n'y est plus qu'il semble se flétrir.

Je gagerais bien plutôt, fit-elle en elle-même, que ce détestable Frédéric sera passé par là ; partout où il passe, il faut qu'il laisse de ses traces.

Puis ce même jour, comme le temps était assez doux et le ciel pur, on sortit l'arbuste.

Le soleil lui fut salutaire. Vers le milieu de la journée, il sembla se ranimer. Et la dame en fut tout heureuse.

N'ayant plus d'inquiétude sur lui, elle s'en occupa beaucoup moins.

Du reste, elle avait bien autre chose à penser. Le soir même, elle donnait un bal pour célébrer les fiançailles de Marguerite, sa petite-fille.

On s'occupait déja des préparatifs, on faisait ample moisson de fleurs. Toute la maison était en mouvement. La journée s'écoula ainsi. Puis le soleil quitta l'horizon et la température changea.

La soirée devint sombre et froide, et le camellia était toujours à la porte de la serre.

Les domestiques allaient et venaient sans le voir, sans s'inquiéter de son abandon.

La dame elle-même recevait son monde et faisait les honneurs de son salon sans plus s'occuper de lui.

Un vent glacial se leva. Il frissonna sur sa tige Sa corolle allanguie s'inclina plus bas vers la terre.

Ses pétales tombèrent un à un et allèrent se réunir à ceux du volubilis, qui, pâle et mutilé, gisait à ses pieds.

Bien loin, en face de la serre, des ombres

s'agitaient derrière les larges et hautes fenêtres brillamment éclairées du salon.

De gracieuses silhouettes se dessinaient sur l'étoffe soyeuse et transparente des rideaux.

L'orchestre faisait entendre de joyeux accords.

Quelques notes apportées par le vent, se mêlant au bruissement du feuillage, venaient d'écho en écho s'éteindre en vibration plaintive au pied de la serre, près de la fleur mourante, et semblaient sonner son glas funèbre !

La poésie de la musique se confondant ainsi avec la poésie des fleurs !

La nuit s'avançait.

De larges flocons de neige descendirent du ciel et enveloppèrent dans le même linceul le camellia et le volubilis !

. . . .

. . . .

. . . . , . .

Le lendemain, bien que ce fût celui d'une fête, la maîtresse de la maison était levée d'assez bonne heure.

La pensée de son camellia lui étant revenue et l'inquiétude la tenant éveillée, elle courut à la serre et le vit à la porte glacé et couvert de neige; elle regretta beaucoup sa négligence.

La dame était pieuse. Chaque matin elle se rendait à la chapelle.

Elle prit son camellia et, allant faire ses dévotions habituelles, elle se dirigea vers une Vierge en marbre blanc qui tenait l'enfant Jésus dans ses bras.

Le vent avait dispersé les nuages. Un rayon de soleil passant par la fenêtre en ogive de la petite église et prenant la teinte bleue et rosée des vitraux, venait tomber d'aplomb sur la statue et semblait l'envelopper d'une vapeur azurée, tandis qu'il animait son visage de ce reflet céleste, de ce coloris divin que les Murillo et les Raphaël mettent aux joues de leurs Vierges.

La dame s'agenouilla au pied de la madone, lui offrit sa fleur mourante en lui adressant une fervente prière.

Ensuite elle la laissa sur les marches de l'autel et quitta la chapelle.

Quelques jours après elle regardait l'arbuste.

Etait-ce l'influence du lieu sacré? était-ce la température plus douce? toujours est-il que du pied de sa tige flétrie s'échappaient quelques pousses vertes et vigoureuses, et que du sein de la caisse s'échappait une tige plus faible et plus délicate qui allait se réunir à celle du camellia.

Celui-ci, quand vint le doux mois des fleurs, avait repris son beau feuillage.

A la saison d'automne, il ouvrit ses blancs pétales et fut plus brillant que jamais.

Le jour de la fête, la dame en fit don à la chapelle et le plaça aux pieds de la Vierge et de l'enfant Jésus.

FIN DES AVENTURES D'UN CAMELLIA ET D'UN VOLUBILIS.

TABLE DES MATIÈRES

—

L'Enlèvement de Céline 1

Les Amours d'une Violette............................ 57

Un Monde dans un presse-papier...................... 69

Le Rêve d'une jeune fille, ou les Malheurs d'une Pervenche 113

Les Malheurs d'une Rose et la Mort d'un Papillon.... 129

Les Aventures d'un Camellia et d'un Volubilis 167

Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye, 22.

